MANDRIN,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

A GRAND SPECTACLE;

Par MM. BENJAMIN A. et ÉT. ARAGO,

Musique de M. ALEXANDRE PICCINI,

Décors de M. LEFÈVRE.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Porte Saint-Martin, le 3 Avril 1827.

PRIX : 1 fr. 50 c.

PARIS,

BEZOU, LIBRAIRE,

SUCCESSEUR DE M. FAGES,

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE, BOULEVARD SAINT-MARTIN,

N°. 29, VIS-A-VIS LA RUE DE LANCRY.

1827.

Digitized by Google

PERSONNAGES.		ACTEURS.
MANDRIN.		M. GOBERT.
ROQUAIROL,	Compagnons de Mandrin.	M. JEMMA.
PERRINET,		M. DEFRESNE.
LE FURET,		M. SERRES.
VIEUX-ROUTIER,		M. HÉRET.
Le Comte DE MONTBRISON.		M. LECLERC.
ISAURE, sa fille.		Mlle. JONAS.
Le Marquis D'ORGELET.		M. MESNIER.
L'ÉTANG, son valet-de-chambre.		M. HYPPOLITE.
LOUISA, femme-de-chambre d'Isaure.		Mlle. ÉLISA JACOB.
GERVAIS, serrurier.		M. MOESSARD.
Un Brigadier de Maréchaussée.		M. VISSOT.
Le Grand Prévôt.		M. DUGI.
BENOIT, aubergiste.		M. GRANGER.
MAD. BENOIT, son épouse.		Mlle. STÉPHANIE.
Un Garçon d'Auberge.		
Brigands, Maréchaussée, Peuple, Valets.		

BRITISH MUSEUM

La Scène est en Dauphiné.

Tous les morceaux de musique sont indiqués par une (M.)

Digitized by Google

Mandrin,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

A GRAND SPECTACLE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente les bords de la Loire; le fleuve coule au fond. Un bac est en deçà; à droite une auberge d'assez honnête apparence; à gauche des tonnelles et des arbres. Des tables disposées le long de l'auberge et du bois.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Des Marchands, des Soldats, des Paysans, des Journaliers sont à table; les uns boivent, les autres chantent. Un pêcheur, les bras croisés devant un cruchon de vin, semble réfléchir, et de temps à autre se promène de long en large. Le Maître de l'Auberge passe d'une table à une autre, et sert tout le monde. (M.)

LE MAITRE D'AUBERGE, LE PÊCHEUR.

LE MAITRE D'AUBERGE.

Eh! mais; où diable est ce maudit passeux de Gillot?..... Si quelqu'un veut gagner l'autre rive, il faudra encore l'attendre une heure.

LE PÊCHEUR.

Non, M. Jacques, ils n'attendront pas, parce que c'est moi qui suis chargé de conduire le bac.

Digitized by Google

LE MAITRE D'AUBERGE.

Toi? je ne te connais pas.

LE PÊCHEUR, riant.

Je suis l'aîné Jérôme, le fils du vigneron de la côte St.-André, le beau-frère de Gillot. Frère, que m'a dit sa femme, va donc tenir le bac aujourd'hui..... not' homme est tout malade. Avec plaisir, sœur, que j'y ai dit, et me v'là.

LE MAITRE D'AUBERGE.

A la bonne heure, donc; fallait me dire ça tout de suite. Ah! c'pauvre Gillot est malade?

LE PÊCHEUR.

Mon dieu oui.

LE MAITRE D'AUBERGE.

L'fils Jérôme! nous sommes presque cousins. Eh ben, mon garçon, à la besogne, dès que quelqu'un se présentera.

LE PÊCHEUR.

Y n'passera pas sans moi, soyez tranquille.

LE MAITRE D'AUBERGE.

C'est ça. Attends-moi une minute; j'vas moi-même à la cave tirer un cruchon du meilleur, pour boire un coup à notre connaissance.

LE PÊCHEUR.

C'est bravement pensé.

SCÈNE II.

LES MÊMES, excepté L'AUBERGISTE.

(*Le Pêcheur promène ses regards partout; va jusqu'au bord de l'eau, regarde à droite et à gauche, revient jusqu'à l'auberge, s'arrête sous les fenêtres, passe la tête à la porte comme pour voir dans l'intérieur, prend alors le milieu de la scène, et fait un signal; tout à coup, marchands, soldats, journaliers, se lèvent spontanément et viennent se grouper autour de Mandrin, sous l'habit de pêcheur.*

ROQUAIROL, à Mandrin.

Ah! ça, tu vas nous expliquer maintenant pourquoi nous sommes ici?

MANDRIN.

Oui, camarades, et Mandrin a pris jusqu'à ce jour assez chau-

Digitized by Google

dement les intérêts de tous pour croire qu'il ne vous demandera pas en vain de servir aujourd'hui les siens.

TOUS.

Parle, nous voilà prêts.

MANDRIN.

Il ne s'agit pas seulement aujourd'hui de ces attaques vigoureuses, où la force décide la victoire; il faut joindre la précaution à l'audace.

ROQUAIROL.

Je gagerais qu'il y a du le Furet dans cette affaire.

LE FURET.

Eh bien! oui, camarades; comme dit not' lieutenant, il y a du le Furet dans cette affaire, et l'amour-propre s'en mêle. Si je vous ai prouvé par mon courage que je méritais de servir parmi les compagnons de Mandrin, le temps est arrivé de prouver à votre tour que vous eussiez été digne par votre intelligence du père Cartouche, défunt mon premier chef, qui n'était pas plus manchot qu'un autre, sans dépriser personne.

ROQUAIROL.

Parbleu! crois-tu donc qu'il soit si difficile....

MANDRIN.

Écoutez... amis, vous le savez, j'aime la belle Isaure, la fille du comte de Montbrison; à l'aide d'un grand nom, j'étais parvenu à trouver accès auprès d'elle et à la rendre sensible à mes soins; mais nos affaires m'ayant rappelé au milieu de vous, je dus la quitter, et lorsque libre enfin, j'arrive plus épris après six mois d'absence, j'apprends qu'un rival odieux, un marquis d'Orgelet, se dirige ce soir même vers le château de Montbrison pour épouser mon Isaure.... Un vil intérêt de famille va lier deux êtres qui ne se sont jamais vus et détruire mes plus chères espérances; c'est ce qu'il faut empêcher.

ROQUAIROL.

Sans doute, mais comment?

MANDRIN.

Le Furet a imaginé un moyen infaillible.

LE FURET.

Ne parlez donc pas de cela, capitaine; c'est une bagatelle pour un élève de Cartouche.

MANDRIN.

Le marquis doit venir prendre le bac en ce lieu, et je l'attends d'un moment à l'autre.

Digitized by Google

ROQUAIROL.

Ah ! je comprends ; tu veux....

MANDRIN.

Non ; d'abord parce qu'il a une escorte de maréchaussée, ensuite parce qu'il entre dans mes arrangemens d'agir sans bruit.

ROQUAIROL.

Mais, enfin, quel est donc ton projet?

MANDRIN.

Écoute.

(*Un des compagnons de Mandrin qui faisait sentinelle, se rapprochant du grouppe :*)

Attention, voilà du monde.

MANDRIN.

Silence.

(*Tous les auditeurs vont précipitamment reprendre leurs places, et Mandrin sous son habit de pêcheur continue à se promener en sifflant et les mains derrière le dos.*) (M.)

SCENE III.

LES MÊMES, L'HOTE, LE MARQUIS D'ORGELET, L'ETANG, ONZE HOMMES DE MARÉCHAUSSÉE, conduits par un brigadier sur la rive opposée.

(*Les Gens grouppés sur l'autre rive font des signes et frappent des mains pour se faire entendre du passeur.*)

TOUS.

Holà ! hé, batelier !

L'HOTE.

Eh ! voilà du monde qui veut passer.

(M.) (*Mandrin court au bord après avoir crié de manière à prévenir les siens :*)

Voilà, voilà.

(*Il prend le croc, pousse le bac en pleine eau, passe à l'autre bord, prend les arrivans et les amène.*)

L'HOTE.

Que de monde aujourd'hui à notre auberge ; je n'en ai jamais

Digitized by Google

tant vu... et moi qui suis tout seul!... ma femme qui est à la ville.... c'est un fait exprès.

LE FURET, à part, pendant ce mouvement.

Bravo! bravo! ça marche; ce brave capitaine, avec quelle aisance il manie le croc et la rame; feu père Cartouche n'eût pas mieux fait, parole d'honneur..... Qu'on dise encore que Mandrin ne sait que se battre, et qu'il n'entend rien à l'adresse; voilà bien la preuve qu'il réunit les deux genres.

SCENE IV.

LES MÊMES (en scène.)

(*Le Marquis débarque le premier; le valet paie Mandrin pour son maître, et le brigadier pour ses hommes.*) (M.)

LE MARQUIS, aux soldats.

Messieurs, vous allez vous rafraîchir et vous reposer un moment, et nous ferons le reste de la route à pied; il est impossible de faire traverser ici vos chevaux et mes équipages.

MANDRIN, s'approchant du Marquis.

Monsieur, sauf vot' respect, est-ce que vous allez vous aventurer dans l'bois à l'heure qu'il est?

LE MARQUIS.

Sans doute, mon garçon; que trouves-tu là d'extraordinaire?

MANDRIN.

Monsieur, pardon de la licence, mais voyez-vous, c'est par prudence, parce que l'soleil se couche; et moi qui suis de la côte St.-André, à un quart de lieue au-delà du bois, j'sais c'qu'il en est, et c'est pour vous dire que Mandrin et sa troupe battent la forêt, et c'est connu.

LE MARQUIS.

Qu'importe, j'ai du monde.

MANDRIN.

Eh! du monde.... (*Il a l'air de compter.*) Douze hommes.

LE MARQUIS,

Déterminés.

MANDRIN.

Il en a plus de cinquante lui, et qui ne le sont pas moins; et à quoi vous servira l'escorte de ces Messieurs, quand les balles

Digitized by Google

vous arriveront sans crier gare, au milieu du taillis, par la nuit close, car elle vous surprendra au beau milieu du bois. Vous feriez mieux de coucher ici avec vot' monde et d'vous en aller d'main au soleil levant.

L'ÉTANG.

Ma foi, Monsieur, le conseil de ce garçon n'est pas mauvais.

LE MARQUIS, à l'Étang.

Je t'ai dit qu'on m'attendait ce soir, il y a grande réunion pour mon arrivée; d'ailleurs, j'ai hâte de connaître la fille du Comte de Montbrison.

MANDRIN, à part.

Ah! j'y mettrai bon ordre.

D'ORGELET.

Et je veux me débarrasser aujourd'hui même de tous les arrangemens du contrat, des actes; tu me laisseras mes papiers.

L'ÈTANG, montrant un livre qu'il tient sous son bras.

Les voici dans votre portefeuille.

MANDRIN, à part.

C'est bon à savoir.

L'ÉTANG.

Mais, Monsieur le Marquis, je le répète, mieux vaudrait voir douze heures plus tard une future qu'on ne connaît pas, et ne point risquer de l'aborder avec un œil ou un bras de moins.

LE MARQUIS.

Je ne crains rien; tu sais que la peur exagère les objets, et ces bonnes gens les voient double. (*Aux Soldats.*) Messieurs, vous n'hésitez pas à me suivre?

LE BRIGADIER.

Partons, monsieur le Marquis, nous sommes à vos ordres jusqu'au château.

MANDRIN, à part.

Il n'y est pas encore.

LE MARQUIS, à L'Étang.

Eh bien! demande à raffraîchir pour ces Messieurs, et dès que tu auras repris haleine, rends-toi à Saint-Jean comme nous en sommes convenus; attends-y mes équipages et le tapissier de Paris, et ramène-les moi demain au grand jour.

L'HOTE, aux soldats. Il sort de l'auberge.

Messieurs, voilà toujours des verres et du vin, et si vous voulez....

Digitized by Google

L'ÉTANG, à l'Hôte, qui a toujours à la main ses verres et ses bouteilles.

Vous avez une chambre pour mon maître?

L'HOTE.

Oui, sans doute; et si monsieur le marquis veut se donner la peine d'entrer....

LE MARQUIS.

Conduisez-moi, et faites servir ces messieurs.

L'ÉTANG.

Monsieur le Marquis veut-il que je l'accompagne?

LE MARQUIS.

C'est inutile, je n'ai pas besoin de toi; pars et à demain.

L'HOTE, à Mandrin, auquel il donne ses verres et ses bouteilles.

Tiens, Jérôme, je vais conduire monsieur le Marquis; en attendant, fais-moi le plaisir de servir ces Messieurs.

MANDRIN, violemment.

Moi, servir!...(*Par réflexion.*) eh bien, oui, volontiers.

(*L'Hôte entre, le Marquis le suit.*)

SCENE V.

MANDRIN, L'ÉTANG, LE BRIGADIER, MARÉCHAUSSÉE, BRIGANDS.

L'ÉTANG, aux soldats.

Allons, Messieurs, voilà du vin qui après une longue course n'est pas un réconfortant à dédaigner; s'il faut jouer du sabre ou de l'espingolle cela vous donnera des forces, car du courage vous n'en manquez pas. (*A Mandrin.*) Et toi, garçon, tu en mérites bien un verre.

MANDRIN.

Vous croyez, Monsieur.

L'ÉTANG.

Oui, pour tes bonnes intentions.

MANDRIN.

Ce n'est point de refus.

LE BRIGADIER.

Eh bien! buvons à la destruction de la bande de Mandrin.

Digitized by Google

TOUS.

Oui, oui, à la destruction de toute la bande.

(*Mouvement d'indignation de tous les compagnons de Mandrin ; un regard du chef les contient.*)

L'ÉTANG.

Eh ! bien, mon garçon, tu ne trinques pas avec nous ?

MANDRIN.

Moi ! si fait, Monsieur, c'est bien de l'honneur pour moi ; mais je pense que vous boirez à cette bonne intention là tout le vin de la récolte, que ça ne vous ferait pas prendre Mandrin un instant plutôt.

L'HOTE, sortant de l'auberge.

Comment, debout, Messieurs ; placez-vous à cette table, vous serez plus à l'aise.

(*Les Soldats ne trouvant de table vide que la plus au fond du théâtre à droite, s'y placent ; le brigadier va pour les accompagner, L'Etang l'arrête.*)

L'ÉTANG.

M. le Brigadier, je vous recommande bien mon maître.

LE BRIGADIER.

Soyez sans inquiétude.

L'ÉTANG.

Je ne me serais jamais déterminé à l'abandonner, si je n'avais été persuadé qu'au milieu de vous il n'a rien à craindre.

LE BRIGADIER.

Et vous avez raison. Nos hommes sont armés jusqu'aux dents, et tiendraient tête au diable s'il se présentait.

L'ETANG.

Adieu donc, et bonne fin de route.

LE BRIGADIER.

Et vous pareillement.

(*L'Étang sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE VI.

Les Mêmes, hors L'ÉTANG.

(*Le Brigadier va rejoindre ses hommes; ils se grouppent près du rivage; Mandrin a regardé sortir l'Etang et s'est éloigné des soldats; il va tout en se promenant frapper sur l'épaule de Le Furet; celui-ci se lève, Mandrin lui dit deux mots à l'oreille. Le Furet va heurter à son tour un journalier, qui sans affectation va en faire autant à deux marchands placés à une table opposée.* (M.)

FURET.

Jacques, du vin,

L'HOTE, en dedans.

Voilà, voilà.

(*Il sort, Mandrin entre le premier dans l'auberge, et chacun des individus designés en fait autant, mais à quelque distance de temps.*)

SCÈNE VII.

Les Mêmes, hors MANDRIN, GERVAIS, serrurier.

(*Gervais passe avec un gros marteau, et un sac de serrurerie sur le dos.*)

L'HOTE.

Eh! mon dieu, Gervais, tu passes bien fier aujourd'hui; comment, pas même un verre de vin sur place?

GERVAIS.

Les affaires, ça passe avant les verres de vin, mon vieux Jacques. L' grand prévot a mis au concours l'entreprise de la serrurie des casernes, et tu sais, les premiers engrainent, comme on dit.

L'HOTE.

Dans cinq minutes, tu traverserais le bois avec des Messieurs qui te mettraient à l'abri des voleurs.

GERVAIS

Moi! avec ma poigne et c't' outil-là, (*il montre son marteau.*) je m' moquerais de toute la bande, vois-tu, j' les battrais tous comme du fer.

Digitized by Google

L'HOTE.

Ah! j' sais ben qu'il y a d' la moëlle la dedans.

GERVAIS.

On le dit, et bonsoir, à dimanche.

L'HOTE.

A dimanche donc.

(*Gervais sort.*)

L'HOTE, s'approchant du brigadier qui a quitté la table.

Eh bien, mon officier, c'est déjà fini; monsieur le marquis paie généreusement; il y en a encore du bon pour vous à la cave.

LE BRIGADIER.

Bien obligé, pendant le service, il faut garder son sang-froid.

LE FURET.

Surtout quand on peut se rencontrer avec des sacripans qui ne font pas plus de cas de la vie d'un homme que d'une prise de tabac, et qui se battent comme des lions déchaînés.

LE BRIGADIER.

Des lions qu'on tue comme des mouches dans l'occasion.

LE FURET.

Oui, mais y paraît qu'on n' mord pas sur leur capitaine: y trouve toujours le moyen de brûler la politesse à la justice, même quand il est dans ses mains; v'là-t'y pas déjà deux fois....

LE BRIGADIER.

Oui, mais gare la troisième.

L'HOTE.

La seconde surtout; y paraît qu'à Grenoble il a flairé d'près l'échafaud.

LE FURET.

Y étiez-vous, mon officier?

LE BRIGADIER.

Non morbleu! et c'est heureux pour lui; des niais qui connaissent la force et la dextérité du drôle, et qui vont lui accorder la grâce de ne pas aller en charrette.

L'HOTE.

Ah ben, parce qu'on accorde assez les demandes des criminels dans les derniers momens.

LE BRIGADIER.

Qu'en est-il résulté? on met mon homme à pied, les bras

Digitized by Google

liés cependant, et avec une forte corde; il arrive dans cet équipage à la vue de l'échafaud; et là, d'un mouvement, crac, rompt les cordes, étend les bras, culbute le bourreau et les archers, donne tête baissée dans la foule, et gagne le pont de la ville avant même que personne songeât à courir après lui, tant l'audace du trait avait pétrifié tout le monde.

L'HOTE.

Oui, l'audace, l'audace et la vertu secrète de quelqu'herbe qu'on ne connaît pas... Allez, il y a de la magie là dedans, et je gagerais mon bonnet qu'il a quelque connivence avec le diable tout au moins.

LE BRIGADIER.

Eh bien, qu'il me tombe sous ma main, et je ne vous dis que ça....

MANDRIN, appelant dans la maison.

Hé! Jacques! l'aubergiste!

L'HOTE.

On y va, on y va, c'est monsieur le Marquis... Pardon, mon officier.

LE FURET, s'approchant.

Si Mandrin se présente à vous, mon officier, vous dites donc...

LE BRIGADIER.

Que je ne le manquerai pas, je vous en réponds.

LE FURET.

Prenez garde; on dit que le gaillard est adroit, et qu'il en a déjà trompé de bien malins.

LE BRIGADIER.

Oh! il ne me tromperait pas, moi; je l'ai vu une fois, cela me suffit, son signalement est là, et je le reconnaîtrais entre mille.

L'HOTE.

Mon officier, M. d'Orgelet est prêt à partir.

(*Il commence à faire nuit.*)

Digitized by Google

SCENE VIII.

L'HOTE, LE BRIGADIER, MANDRIN, LE MARQUIS, Gardes, Compagnons de Mandrin.

(*Mandrin, couvert des habits du Marquis, sort de l'auberge; le brigadier a fait ranger son monde; le faux Marquis s'avance vers l'escouade.*)

MANDRIN.

Allons, Messieurs.

LE BRIGADIER, la main à son chapeau, et montrant la route.

Nous sommes à vos ordres.

MANDRIN, se dirigeant vers la route indiquée.

Marchons.

LE FURET, les regardant aller.

A la bonne heure, que diable, je me reconnais, c'est du père Cartouche tout pur; une farce classique.

(*Mandrin et ses hommes disparaissent.*

L'HOTE, à tous les compagnons de Mandrin qui se sont levés.

Eh bien, Messieurs, est-ce que c'est fini, comme ça? comment vous partez déjà?

LE FURET, amenant Jacques sur l'avant-scène.

Ecoute, Jacques, nous n'avons pas besoin de jouer au fin avec toi... Tiens... regarde.

(*Il lui montre un pistolet.*)

L'HOTE.

O mon dieu!

LE FURET.

Ne crie pas, je serais obligé de lâcher la détente, et j'en serais fâché, ce n'est pas mon habitude.

L'HOTE.

Non, non, je ne crierai pas, soyez tranquille; quand j'en aurais envie...

LE FURET.

Maintenant, vous autres, voici les ordres du capitaine: Roquairol, emmenez le Marquis avec quatre hommes, et que jusqu'à nouvel ordre il tienne compagnie à nos autres prisonniers. Vous, Perrinet, conduisez la réserve à l'entrepôt des marchandises. (*à l'Hôte qu'il conduit à l'auberge, et qu'il en-*

Digitized by Google

ferme à clef.) Quant à toi, Jacques, si tu sors de ta bicoque avant demain, j'y viens mettre le feu.

ROQUAIROL.

Et nous te pendrons en face, pour que tu la voie brûler.

(*Chaque brigand prend une route, et le Furet suit celle de la maréchaussée, avec une douzaine d'hommes.*)

SCENE IX.

Le Théâtre change et représente le salon d'apparat du château de Montbrison. Tous les apprêts d'une fête brillants.

ISAURE, LOUISA.

LOUISA.

Voyez, Mademoiselle, comme tout est riche et beau... et quand la foule, la musique et les danses animeront toute cette magnificence, le coup-d'œil sera superbe; je suis sûre que les fêtes données par M. le comte au sujet de votre mariage, seront pendant plus d'un mois l'entretien de toute la noblesse du Dauphiné, du Lyonnais, et des provinces environnantes.

ISAURE.

Hélas!

LOUISA.

Encore des soupirs, et d'où vient cette subite tristesse au moment d'être heureuse?

ISAURE.

Heureuse! Louisa!

LOUISA.

Que vous manque-t-il? n'allez-vous pas être libre de vos actions, entourée de tous les avantages de la fortune et du rang? et que ne peut point espérer la fille unique du comte de Montbrison? maîtresse d'une immense fortune, que va doubler son mariage avec le marquis d'Orgelet, aussi distingué, dit-on, par son esprit et l'élégance de ses manières, que par son courage et l'illustration de sa famille.

ISAURE.

Ah! Louisa, éblouie par tout cet attirail de luxe qui m'environne, tu ne penses pas que pour la première fois, en présence d'un homme que je n'ai jamais vu, je serai forcée d'être aimable ce soir par convenance, et qu'il me plaise ou non, de l'épouser demain même avant de le connaître.

Digitized by Google

LOUISA.

Vous aurez tout le temps de faire connaissance, Mademoiselle.

ISAURE.

Sans l'aimer.

LOUISA.

L'amour viendra après le mariage.

ISAURE.

Non, Louisa, l'amour ne viendra pas.

LOUISA.

Que dites-vous ?

ISAURE.

J'en ai trop dit peut-être, mais je souffre tant de l'horrible contrainte qui m'est imposée.

LOUISA.

Ma bonne maîtresse, vous souffrez, et votre Louisa, celle que depuis l'enfance vous avez en quelque sorte adoptée pour la combler de bienfaits, votre Louisa l'ignorait... Qu'ai-je fait pour mériter de votre part une pareille réserve.

ISAURE.

Cette réserve j'avais su me l'imposer, Louisa, jusqu'au jour où sans manquer à ce que je me devais à moi-même, j'aurais pu te parler d'un espoir qui m'a trop séduit puisque je l'ai perdu sans retour.

LOUISA.

Au moins, ma chère maîtresse, daignez me confier vos peines et si je ne puis les adoucir je les partagerai.

ISAURE.

Chère fille... Oui, tu vas les connaître, mon cœur a besoin de s'épancher pour la dernière fois; je puis m'occuper encore d'un amour qui demain devra pour jamais être effacé de mon cœur.

LOUISA.

Vous aimez!

ISAURE.

Oui, Louisa... Lors des bals donnés à Montbrison pour la fête de la paix, tu dois te rappeler qu'on ne parlait dans la ville que du chevalier de Mont-Joli? La magnificence de son train, les grâces de sa personne attiraient l'attention générale.

LOUISA.

Eh bien, Mademoiselle?

Digitized by Google

ISAURE.

Pendant le quinzaine que durèrent les réjouissance, le chevalier se montrait dans toutes les sociétés où mon père me conduisait, et ses attentions délicates, son empressement toujours plus marqué, ses regards où son ame se peignait toute entière, m'apprirent avant qu'il m'en dit un mot, toutes ses plus secrètes pensées. Touchée de ses soins, je m'abandonnai, sans y songer, à l'attrait d'un sentiment tout nouveau pour moi ; et du jour qu'il m'apprit qu'une circonstance imprévue allait le forcer de rejoindre son régiment, le retour dont je payais sa tendresse ne fût plus un mystère pour lui.

LOUISA.

Et pourquoi dès ce moment ne déclara-t-il pas à votre père?...

ISAURE.

C'était son intention, Louisa ; mais avant il voulait voir un vieil oncle qui l'aimait comme un fils, lui confier son amour pour moi et revenir avec une fortune et des titres, demander ma main à mon père avec la certitude de ne point essuyer un refus. Depuis son départ je comptais les jours, les semaines, les mois, me disant toujours, il ne peut m'avoir oubliée... et l'instant de son retour s'est passé et bien des lendemains encore, et je n'ai pas entendu parler du chevalier. Que voulais-tu que je fisse, Louisa, quand mon père, que des raisons de famille intéressent à une alliance avec la maison d'Orgelet, vint dans cet intervalle m'annoncer que le marquis allait se mettre en route pour recevoir ma main? Pouvais-je lui parler d'un amour qui n'auroit pas dû naître sans son aveu? Lui nommer le chevalier qu'il a vu par hasard dans le monde, et dont peut-être le nom même n'est pas resté dans sa mémoire? Sans force pour combattre mon amour, sans force pour accuser le chevalier d'inconstance.... je me suis tu, j'ai pleuré.... Je vais malgré ma douleur obéir aux volontés de mon père.

LOUISA.

Mais, Mademoiselle, peut-être?

ISAURE.

Tu m'as demandé le sujet de ma tristesse, j'avais besoin de la confier ; mais Louisa, le marquis arrive ce soir, demain je serai sa femme, et si quelquefois tu pouvais reconnaître sur mon visage les traces d'un chagrin secret, je t'en prie, par la confiance que je te témoigne aujourd'hui, ne m'en demande jamais la cause.

UN VALET.

M. le Marquis d'Orgelet.

Digitized by Google

ISAURE.

Sortons; je ne pourrai en ce moment supporter sa présence.

LOUISA.

Impossible, M. le comte nous a vues.

SCÈNE X.

ISAURE, MANDRIN, LE COMTE.

LE COMTE.

Je vous le répète, M. le Marquis, désormais vous devez regarder le château de Montbrison comme le vôtre. Voici ma fille, Monsieur. (*Il s'approche.*) Ma chère enfant, M. d'Orgelet vient te présenter ses hommages.

ISAURE.

Monsieur.

MANDRIN.

Charmante Isaure!

ISAURE, le regardant.

Quel voix! dieux! serait-il vrai?

LE COMTE, surpris.

D'où vient ce trouble?

MANDRIN.

Je le devine, M. le comte, et seul je puis vous en donner l'explication. Oui, Isaure, il est bien vrai que le marquis d'Orgelet est devant vos yeux; pardonnez à l'audace de l'aveu que je vais vous faire, M. le comte, mon amour et mes intentions doivent être mon excuse auprès de votre Isaure et de vous. Sous un nom supposé, sous le titre de Chevalier de Montjoli, je désirai voir cette merveille du Lyonnais, dont l'éloge était dans toutes les bouches; à son aspect, je connus tout le délire d'une passion qui ne doit finir qu'avec ma vie, mais je voulais un cœur qui pût répondre au mien. Le bonheur d'être aimé pour moi-même, me parut le plus désirable des biens, et poussant le scrupule en amour ou la bizarrerie plus loin qu'il n'est permis peut-être, quand je pus croire que mes soins avaient ému votre fille chérie, j'osai vouloir m'assurer si l'absence n'affaiblirait pas les sentimens que j'avais devinés. Je lis mon excuse dans ses regards, je la retrouve la même, et j'espère, monsieur le comte, obtenir de vous le pardon de ma ruse.

Digitized by Google

LE COMTE.

Je suis enchanté d'une circonstance qui ajoute au bonheur de ma fille, puisque vous avez de l'attachement l'un pour l'autre, mais vous jouiez gros jeu.

MANDRIN.

C'est ce que me disait mon oncle le commandeur.

LE COMTE.

Ah! mon dieu! pardon; je croyais que vous aviez eu le malheur de le perdre il y a deux ans?

MANDRIN.

Oui, oui, en effet, il y a deux ans; je parle de l'autre.... de celui que j'ai quitté dernièrement, qui habite la Bretagne.

LE COMTE

Ah! la Bretagne.... je ne le connais pas.

MANDRIN.

Il vit retiré dans ses terres avec sa goutte et ses quatre-vingts ans.

LE COMTE.

Bon, bon; vous revenez alors de Bretagne, pourquoi les papiers vous disaient-ils en Flandres?

MANDRIN.

Les papiers? oui, voilà comme on écrit l'histoire.

LE COMTE.

Votre régiment y est encore?

MANDRIN.

En Flandres?

LE COMTE.

Oui.

MANDRIN.

Mon régiment.... oui, en effet.

LE COMTE.

J'ai bien lu sur la Gazette : « Sa Majesté a passé en revue les différens corps réunis à Lille, et a fait des complimens au Marquis d'Orgelet, colonel des dragons, sur la belle tenue de ses troupes.

MANDRIN.

Ah! ah! sans doute, sans doute; c'est un vrai tour de page. J'ai été averti bien à temps, j'ai crevé trois chevaux, et je ne suis malgré cela arrivé que quelques minutes avant le roi. Sitôt qu'il a eu le dos tourné, j'ai tourné bride, c'est alors que j'ai fait mon tour en Bretagne, et qu'après m'être arrêté à Paris le

Digitized by Google

temps de donner des ordres indispensables, je me suis hâté de me rendre en ces lieux (*A Isaure.*) pour y voir couronner un amour qui ne connaît plus de bornes.

LOUISA, qu'un valet a prévenue.

M. le Comte, toute la société réunie dans le grand salon, désire présenter ses hommages aux futurs époux.

LE COMTE.

Il suffit.

LOUISA.

Le gens de M. le Marquis demandent s'il a des ordres à leur donner.

MANDRIN.

Non; dites-leur seulement qu'ils ne s'éloignent pas; j'aurai sans doute besoin d'eux, de mon coureur surtout.

LE COMTE.

Louisa, prévenez ma sœur et ces demoiselles. (*A Mandrin.*) Je vais vous présenter à ma famille.

LOUISA, annonçant.

Voilà ces dames.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LA SOCIÉTÉ.

(*Les deux battans du grand salon ouverts, laissent apercevoir une autre pièce élégamment ornée, où sont réunies les personnes qui se dirigent vers la scène. Lorsque tout le monde est entré, le Comte présente le Marquis aux dames, tandis que les hommes viennent saluer Isaure. La présentation faite, toutes les dames vont s'asseoir, les hommes circulent dans l'appartement; Mandrin après avoir parlé au comte s'approche d'Isaure.*)

Chère Isaure, est-elle encore présente à votre souvenir, cette soirée délicieuse où j'eus le bonheur de sentir le frémissement de cette main charmante; lorsqu'encouragé par vos regards attendris, j'osai pour la première fois la serrer dans les miennes. Je vois encore la chaumière où l'orage nous avait forcés de demander un abri; et quand nous sortîmes, le soleil, qui cherchait à percer les nuages, dessinait sur le ciel les couleurs de l'Iris; tout semblait se réunir pour graver dans ma mémoire cet instant de bonheur.

ISAURE, avec sensibilité.

Et moi, pourrai-je l'oublier?

(*Tout le monde s'est rangé; les quadrilles se forment, plusieurs danses de caractère se succèdent.*) (M.)

Digitized by Google

SCENE XII.

Les Mêmes, LE FURET.

(*Pendant l'intervalle occupé par les danseurs, le Furet, déguisé en coureur, s'approche mystérieusement de Mandrin.*)

LE FURET.

Capitaine.

MANDRIN.

Te voilà, tout est d'accord pour mon bonheur.

LE FURET.

Voici bien une autre affaire.

MANDRIN.

Plus d'affaires aujourd'hui, je suis le plus heureux des hommes.

LE FURET.

Et le plus près d'une catastrophe. Le marquis d'Orgelet est hors de nos mains.

MANDRIN.

Chut !... que dis-tu ?

LE FURET.

Des soldats du régiment d'Harcourt, tombés sur nous à l'improviste, nous l'ont enlevé.

MANDRIN.

Et sais-tu maintenant où il peut être ?

LE FURET.

A quelques pas de ce château, vers lequel il se dirige.

MANDRIN.

Qu'on le tue avant qu'il y pénètre.

LE FURET.

Impossible, il est accompagné d'un fort détachement du régiment d'Harcourt.

MANDRIN.

C'est fâcheux ; mais cela ne change rien aux ordres donnés, nos précautions sont prises, attends ce qu'ils vont faire.

LE FURET, haut.

Il suffit, monsieur le Marquis.

Digitized by Google

SCENE XIII.

Les Mêmes, Le Marquis d'ORGELET, Officiers, Soldats.

(*La danse continue, tout-à-coup la porte du fond s'ouvre, et laisse voir trois rangs de soldats la bayonnette en avant.*)

LE MARQUIS.

Emparez-vous de toutes les issues.

LE COMTE.

Monsieur, tous ces soldats..., que signifie?

LE MARQUIS.

Monsieur le Comte, vous êtes victime d'une ruse épouvantable. Mandrin est en ces lieux.

TOUT LE MONDE.

Mandrin!

LE MARQUIS, le désignant.

Le voici. (*aux soldats.*) Amis, mort à Mandrin.

MANDRIN.

Viens la lui donner.

(*Au cri de mort, les soldats s'avancent la bayonnette en avant; toutes les lumières de la salle de bal éteintes à la fois, la laissent dans l'obscurité la plus profonde; les femmes, en poussant des cris affreux de grâce, au secours, se précipitent de tous côtés.*)

LE FURET, profitant de l'obscurité, s'approche de Mandrin, et lui jette un manteau sur les épaules.

Croyez-moi, Capitaine, partez, ne poussez pas plus loin les plaisanteries.

MANDRIN.

Vaincre ou mourir.

(*Il s'élance au milieu des soldats qu'il écarte et renverse; il arrive au fond secondé par ses camarades, et leur crie en tirant deux coups de pistolet :*)

Mandrin vous attend au rendez-vous.

(*Ses camarades le suivent. Isaure est évanouie dans les bras de son père. Tableau différent d'un côté, pendant que de l'autre on tire des coups de feu sur Mandrin et ses compagnons.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

La décoration tout au premier plan, représente, du plancher au ceintre, les différentes couches nuancées qu'on rencontre dans l'intérieur de la terre. Un puits desséché et une cave sont les seuls accidens qui interrompent la monotonie des zônes parallèles formées par l'argile, la glaise et la terre vierge.

SCÈNE PREMIÈRE.

MANDRIN, seul.

(M.) (*Au lever du rideau, Mandrin, enveloppé de son grand manteau noir, les mains liées derrière le dos, et les fers aux pieds, est au fond du puits. La corde qui a servi à le descendre, encore agitée, et le jour douteux qui pénètre jusqu'à lui par l'ouverture, témoignent qu'il vient d'être plongé à l'instant dans cette prison de nouvelle espèce.*)

DES VOIX au haut du puits.

Des pierres!... les poids les plus lourds!.... Fermez hermétiquement l'ouverture, ou soyez certains qu'il échappera.

(M.) (*Un bruit sourd, et l'absence totale de lumière, annoncent que le puits est bouché.*)

SCÈNE II.

MANDRIN, BENOIT.

(M.) (*La porte de la cave s'ouvre, Benoît entre un bougeoir à la main.*)

BENOIT.

Du Condrieux!... du Condrieux!... C'est bon quand la Loire

Digitized by Google

alimente le puits, j'en fais du Condrieux..... mais par les basses eaux c'est le diable pour en avoir, ou il faudrait le donner pur. La pluie de la nuit dernière a peut-être opéré une hausse..... Voyons dans mon petit arrière caveau.

MANDRIN, qui a disparu dans le fonds du puits, remonte avec peine en se tenant à la corde.

Je n'aperçois plus le jour; le puits est refermé.... Impossible de sortir d'ici.

BENOIT.

Ah ! si les employés de la ferme connaissaient ma fabrique, et le robinet que j'ai si heureusement placé à la source. Mais, bath !...

MANDRIN, qui a vainement essayé de remonter, retombe... Il est anéanti.

C'en est fait, je suis perdu !

BENOIT.

(*Il entre dans un arrière caveau, dont la porte est masquée par des futailles.*)

J'ai beau tourner, il n'arrive pas une goutte d'eau..... Cette maudite canelle est bouchée peut-être... Voyons ça...

(M.) (*On l'entend frapper sur la canelle. Mandrin qui, debout dans son puits, roulait partout ses yeux, pour percer l'obscurité, semble prêter l'oreille au bruit.*)

MANDRIN

Qu'entends-je ?

(M.) (*Il s'approche. Alors un rayon de lumière du bougeoir de l'aubergiste, pénétrant par le trou de la canelle qu'il a retirée, tombe sur Mandrin, qui fait un grand mouvement de surprise.*)

Quel espoir !

UNE VOIX DE FEMME, sortant de l'escalier de la cave.

Benoît ! Benoît !

(M.) *Pendant que Benoît appelé, sort précipitamment de l'arrière-caveau, on voit Mandrin faire un violent effort, et parvenir à rompre ses liens.*)

SCENE III.

MANDRIN, BENOIT, Mad. BENOIT, puis LE GARÇON DE COMPTOIR.

MAD. BENOIT, toute essoufflée.

Dépêche-toi donc; nous ne pouvons pas suffire aux buveurs.

Digitized by Google

BENOIT, rentré dans la cave.

Eh ! un moment... Tu m'as fait peur... Je n'ai pas tant seulement pu remettre la canelle au puits... Prends de l'ordinaire, et doune-le à douze, à quinze et à vingt, tant qu'on t'en demandera..... c'est toujours du même.

MAD. BENOIT.

Tu n'sais pas... (*Elle retourne à la porte.*) Nicolas! Nicolas!... Eh! bien, descendez donc. (*Nicolas descend.*)

BENOIT.

Eh ben! quoi, je ne sais pas ?

MAD. BENOIT ; passant des bouteilles à Nicolas.

Mandrin est pris.

BENOIT.

En vérité!...

MAD. BENOIT.

C'est ce qui remplit d'monde not' maison. Te souviens-tu bien qu'hier?...

BENOIT.

Ah! ne me parle pas d'hier, femme ; rien que d'y penser...

MAD. BENOIT.

Eh bien, il a été reconnu à Montbrison, et les soldats d'Harcourt se sont mis à sa poursuite ; il leur avait pourtant échappé ; mais au point du jour il a été arrêté par des employés à la douane, qui l'ont reconnu, et se sont jetés sur lui avant qu'il ait pu se mettre en défense.

BENOIT.

Eh ! ben, c'est pas pour les vanter, mais ils ont été plus audacieux que moi.

MAD. BENOIT.

Y a des Messieurs là haut qui assurent qu'on y a mis des fers, et qu'on est allé chercher la maréchaussée pour l'emmener à la ville. (*Au garçon chargé.*) Allez toujours.

BENOIT.

Eh! ben, femme, v'là comme un bonheur en amène un autre. L'arrestation de ce brigand pousse à la vente, et une partie de l'argent de ceux qu'il aurait dépouillés, viendra maintenant dans notre poche, au lieu de passer dans la sienne.

MAD. BENOIT.

J't'en réponds... y a une affluence pour le voir, qu'nos salles sont trop petites, quoi !...

(*Tout en parlant ils ont mis des bouteilles dans un panier.*)

Mandrin.

Digitized by Google

BENOIT.

Allons, tiens, à ton tour. (*Il lui lève le panier.*) Marche. J'vas te suivre quand j'aurai fermé mon robinet. (*M.*)

(*La femme emporte le panier plein ; Mandrin, pendant le chargement des bouteilles a détaché les fers de ses pieds. La main de fer attachée à la corde du puits, lui servant de levier, il est parvenu en l'introduisant dans le trou de la canelle, à détacher des pierres humides, et à faire une ouverture assez grande pour son passage.*)

SCENE IV.

MANDRIN, BENOIT.

BENOIT, prenant son bougeoir pour entrer dans l'arrière-caveau.

Dépêchons-nous... je ne serai pas fâché de revoir face à face ce fameux Mandrin, qui s'est si bien moqué de moi hier.

MANDRIN, s'offrant à lui sur le seuil du caveau.

Eh ! bien, regarde.

BENOIT, épouvanté.

Ah ! mon dieu !

(*Il veut fuir.*

MANDRIN, l'arrêtant.

A boire !

BENOIT.

Avec bien du plaisir.

(M.) (*Il prend une bouteille et veut lui verser dans une petite tasse d'argent qu'il porte à sa ceinture. Mandrin met la tasse dans sa poche et boit à même la bouteille.*)

MANDRIN.

Tes habits... dépêche.

BENOIT.

Ah ! mon dieu !.. volontiers.

(M.) (*Mandrin prend sa veste, son tablier gris, son bonnet de laine, lui jette son manteau sur le corps, lui met un des bouts sur la figure. Benoît veut crier.*)

MANDRIN, lui montrant un poignard.

Paix ! (*Il l'entraîne au puits et l'attache à la corde qui le retenait lui-même.*) Si les employés te demandent qui t'a mis là, tu leur répondras, c'est Mandrin. (*M.*)

(*Il le laisse et rentre dans la cave avec la lanterne. Du bruit se*

Digitized by Google

fait entendre à l'ouverture du puits; le jour s'y introduit de nouveau.)

DES VOIX.

Un piquet de maréchaussée arrive; remontez-le, son affaire est faite.

(*La corde qui retient l'aubergiste, s'ébranle, et on le hisse par le haut du puits, pendant que Mandrin disparaît par la porte de la cave.*) (M.)

SCENE V.

Le Théâtre change et représente une forêt sur le plateau d'une montagne.

ROQUAIROL, PERRINET, COMPAGNONS DE MANDRIN.

(*Plusieurs sont disposés en échelons, d'autres arrivent successivement pendant la scène.*)

ROQUAIROL, d'abord sur le devant.

Le capitaine dans les mains de ces misérables!.. et pas de moyens pour le sauver!..(*Il regarde ceux qui arrivent avec peine jusqu'au rendez-vous.*) Le peu d'hommes qui nous arrive, est harassé de fatigue. (M.)*Allant au-devant de Perrinet qui entre.*) Eh! bien, Perrinet, quelles nouvelles?

PERRINET.

Mauvaises; j'ai vu arriver le détachement qui doit conduire Mandrin; il se compose de toutes les maréchaussées des environs. Ils sont plus de soixante.

ROQUAIROL.

Ah! corbleu! si nos hommmes étaient en état, malgré leur petit nombre, je braverais un régiment.

PERRINET.

Oui; mais la troupe a été horriblement mutilée... plusieurs ont été tués.

ROQUAIROL.

Ceux là sont tranquilles, et sûrs au moins de ne pas finir honteusement par la corde.

PERRINET.

Nous payons cher les amours du capitaine!

Digitized by Google

ROQUAIROL.

Dis mieux.... nous payons l'influence de l'ancien compagnon de Cartouche sur Mandrin, singe adroit et fin renard, mais sensible comme une femme. Le Furet gâte le capitaine et le métier, avec son horreur du meurtre et ses conseils de clémence... si l'on m'eût laissé faire à ma tête, avec leur marquis d'Orgelet, il ne serait pas revenu troubler nos plaisirs, et nous danserions aujourdhui à la noce de notre chef.

PERRINET.

Tandis que nous ne pourrons aller qu'à son enterrement; car ces Messieurs disaient tout-à-l'heure qu'on ne le ferait pas languir.

ROQUAIROL.

Tais-toi, Perrinet, ou je te fais sauter la cervelle.

PERRINET.

Alors, tu irais au mien en même temps; mais tu ne peux empêcher le cours des choses, mon pauvre Roquairol.

ROQUAIROL.

Tais-toi, te dis-je; la haine secrète que tu portes à Mandrin, depuis qu'il m'a nommé son premier lieutenant à ta place, perce malgré toi, vois-tu?

PERRINET.

Que je l'aime ou que je le haïsse, cela ne te regarde pas, si je l'ai toujours servi fidèlement. Ce qui nous regarde aujourd'hui tous les deux, c'est la sûreté commune; occupons-nous en.

ROQUAIROL.

Soit. (*Il regarde autour de lui.*) Depuis un moment plusieurs camarades sont venus nous rejoindre. Nous sommes en assez grand nombre pour prendre une décision.... Parle le premier.... quel est ton avis?

(*Les brigands s'approchent.*)

PERRINET.

Le lieu où nous déposons nos marchandises et nos trésors n'a point encore été découvert; cependant beaucoup des nôtres manquent à l'appel. (*Il promène ses regards sur la troupe.*) Je ne vois pas ici nos cinq dernières recrues... ni les trois contrebandiers de la côte.... les faux monnoyeurs sont étendus sur la route.... les morts ne nous trahiront pas; mais les vivans pourraient bien vendre nos secrets et notre entrepôt, pour obtenir leur grâce.

Digitized by Google

ROQUAIROL.

Je ne le crois pas.

PERRINET.

Je le crains; et pour tout prévenir, je propose de gagner le souterrain, de partager le trésor, d'emporter tout ce qui sera transportable, d'enterrer le reste, et d'aller chercher fortune chacun de son côté.

ROQUAIROL.

Nous séparer! dans l'incertitude du sort de Mandrin?...

PERRINET.

Lorsqu'il était à notre tête, nous lui devions tous obéissance. S'il avait succombé en s'occupant de l'intérêt public, nous lui devrions jusqu'à la mort aide et protection ; mais puisqu'une folle passion est la cause de sa perte, je ne me crois pas obligé de faire plus que je n'ai fait, et j'engage ceux qui pensent de même à se ranger de mon côté.

(*Quelques brigands se joignent à Perrinet.*)

ROQUAIROL, avec colère.

Et moi, j'ordonne à tous ceux qui sont ici, de tenter au moins ce que l'honneur nous commande pour sauver notre capitaine.

PERRINET.

C'est moins pour sa délivrance que pour ton ambition que tu veux travailler en ce jour. Eh! bien, quoiqu'il en puisse résulter, j'en appelle à la justice : j'étais à ton arrivée premier lieutenant de la troupe; le caprice du chef....

ROQUAIROL.

Dis mon courage.

PERRINET.

Le caprice du chef t'a mis à ma place; à présent que son absence met un terme à la faveur, je réclame mes droits.

ROQUAIROL, tirant son sabre.

Viens me les disputer.

PERRINET, tirant le sien.

Oui, que le sort des armes en décide.

ROQUAIROL.

A la bonne heure.

PERRINET, aux Brigands, incertains s'ils doivent prendre part à l'action.

Reconnaîtrez-vous le vainqueur?

Digitized by Google

TOUS.

Oui.

ROQUAIROL, prenant du large.

Voyons donc à qui restera le commandement.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MANDRIN.

MANDRIN, entr'eux.

A moi seul.

(M.) (*Surprise générale.*)

ROQUAIROL.

Le Capitaine est libre ! (*Il se jette dans ses bras.*) Vive Mandrin !.....

TOUS, élevant leurs armes et jetant leurs chapeaux en l'air.

Vive Mandrin !....

MANDRIN, sévèrement.

Châtiment aux rebelles. Perrinet, tu mérites la mort; mais je méprise assez ta haine pour te faire grâce. Tu n'es plus mon lieutenant; je n'ai pas besoin de gens qui se révoltent ou qui murmurent. Va nous dénoncer si tu l'oses, ou te faire pendre ailleurs.

PERRINET.

Tu peux m'ôter mon grade et la vie, mais tu n'as pas le droit de m'humilier. Quand je me suis présenté, tu m'as fait promettre par serment, non de t'aimer, mais de seconder tes entreprises; je l'ai fait avec courage dans l'occasion. Si j'ai manqué à la discipline aujourd'hui, nos lois sont là, commande.

MANDRIN.

Eh! bien, je te condamne au service des valets de la troupe pendant un mois; voilà tout ce que j'ai à t'offrir.

PERRINET.

Que m'importe, pourvu que je combatte à vos côtés, et que j'aie ma part de butin.

(*Mandrin fait un signe. Perrinet va se placer derrière les autres.*)

Digitized by Google

MANDRIN, à Roquairol.

Combien sommes-nous?

ROQUAIROL.

Une vingtaine en état de combattre .. et si le Furet...

MANDRIN.

Il est en expédition. Je l'ai quitté pour vous rejoindre, et ramener le calme dans vos esprits.

ROQUAIROL.

Mais quelle puissance surnaturelle t'a délivré si promptement?

MANDRIN.

Ma force et mon sang-froid. Les papiers publics prendront soin de vous donner demain tous les détails à ce sujet... Mais avant de quitter ce lieu, jurez avec moi à la ferme et aux employés des Fermes qui ont osé porter la main sur moi, et promettre d'amener vif aux pieds des juges, Mandrin et ses compagnons enchaînés; jurez à ces employés, vils et méprisables, une guerre d'extermination.

TOUS.

Oui, ami, nous le jurons.

SCENE VII.

Les Mêmes, LE FURET.

(M.) (*On entend un bruit de cor.*)

MANDRIN.

On vient à nous.

ROQUAIROL.

C'est le Furet.

(*Tout le monde se lève.*)

MANDRIN.

Amis, allez vous reposer quelques heures, et que les vins les plus exquis vous fassent oublier vos fatigues.

(M.) (*Les brigands se séparent en divers groupes.*)

MANDRIN, vivement à le Furet.

Eh! bien?...

Digitized by Google

LE FURET.

Eh! bien, Capitaine, il n'est bruit à la ronde que de votre évasion miraculeuse; les employés ont la mine longue d'une aune; le peuple leur rit au nez. Votre aventure va faire la fortune de l'imbécille qu'ils ont tiré du puits à votre place; il ne suffit pas aux questions, aux chalands et à la consommation. Celui-là vous doit un joli pot de vin.

MANDRIN.

Parle-moi de ce qui se passe au château.

LE FURET.

Capitaine, nous allons y arriver; mais auparavant il ne serait pas mal que deux ou trois hommes se portassent sur la route, au bas de la montagne, à deux cents pas d'ici. Les équipages du marquis d'Orgelet y passeront avant dix minutes. Ils se composent de deux voitures chargées, et d'un personnel de quatre hommes : deux conducteurs, le valet de chambre, et un tapissier de Paris.

MANDRIN.

Aura-t-on besoin d'armes à feu?

LE FURET.

Fi donc! les meilleurs gens du monde; j'ai trinqué avec eux, il y a un quart d'heure. En y mettant un peu de politesse et de tenacité, on en fera tout ce qu'on voudra.

MANDRIN. à l'un des groupes.

Vieux-Routier? (*il s'approche.*) Prend les trois derniers venus.

LE FURET.

Oui, une expédition anodine.

MANDRIN.

Deux voitures vont passer.

LE FURET.

Une berline bleue de ciel, et un fourgon.

MANDRIN.

Vous les remiserez dans le grand taillis... En cas de résistance...

LE FURET.

Ils ne résisteront pas.

VIEUX-ROUTIER.

D'ailleurs...

(*Il s'éloigne avec ses trois hommes.*) (M.)

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, BRIGANDS.

MANDRIN.

Tu vas me rendre compte...

LE FURET.

Sans doute; mais au nom du ciel, Capitaine, mettons-y un peu de sang-froid et de réflexion, comme disait le père Cartouche : ça ne gâte rien aux affaires.

MANDRIN.

Au fait.

LE FURET.

Le fait est que le comte de Montbrison, vous croyant toujours claquemuré, ne parle rien moins que d'obtenir la permission de vous clouer aux portes de son château comme un chathuant, pour vous être moqué de lui à sa barbe aussi complètement.

MANDRIN.

C'est d'Isaure que tu dois me parler.

LE FURET.

Oh ! pour ce qui est de mademoiselle Isaure, impossible d'arriver jusqu'à elle... D'abord les pleurs, les évanouissemens ont été leur train, parce que... vous comprenez... C'était un mélange de regrets, de dépit, d'amour, d'amour-propre.

MANDRIN.

Les divagations préparées me lassent; dis-moi tout, je t'en prie... Je le veux.

LE FURET.

Vous le voulez. Eh! bien, Capitaine, remarquez que ce qui va suivre n'est pas de moi, mais d'un sommeillier du château qui boit comme un sonneur, et qui bavarde comme une femme, à tort et à travers.

MANDRIN.

Parle donc.

LE FURET.

Mademoiselle Isaure, dit le sommelier, comprenant ce qu'elle

Digitized by Google

se devait à elle-même; après avoir calmé ses sens à force d'éther, de fleur-d'orange et d'eau des Carmes, a étouffé son amour... Etouffé, c'est un mot; c'est-à-dire qu'elle a dit : je n'y pense plus; c'était nécessaire. Alors le papa a répondu : « Tout le monde y eût été pris comme toi : il est bel homme... il a des manières. » Capitaine, ce n'est pas pour vous flatter, mais vous étiez là dans ce salon, au milieu des dames, comme le poisson dans l'eau, sans comparaison..... M. Cartouche, et j'en demande pardon à sa mémoire, mais la justice avant tout, M. Cartouche n'avait pas... ce flou, flou... ce grandiose... ce je ne sais quoi... ce n'était pas sa faute.

MANDRIN.

Quand tu voudras achever.

LE FURET.

Achever, c'est difficile, parce que vous allez vous fâcher.

MANDRIN, vivement.

Non.

LE FURET.

Parole, vous ne vous fâcherez pas?

MANDRIN.

Eh! non.

LE FURET.

Eh! bien, mademoiselle Isaure, avec calme et tranquillité, a fini par dire à son père et au marquis d'Orgelet, qu'on n'a pas mis dans la confidence des antécédents : « Cette circonstance ne doit rien changer à nos idées, ni apporter aucun retard à ce qui doit être, je suis prête à donner la main à M. le Marquis. »

MANDRIN, avec violence.

Elle a dit cela?

LE FURET.

Oui, Capitaine, elle a dit cela... mais je crois que vous vous emportez?

MANDRIN.

Je t'écoute.

LE FURET.

Le Marquis, enthousiaste de sa beauté, a répondu : « Cela me fera le plus grand plaisir. » Et alors le contrat a été signé.

MANDRIN.

Le Furet, je mettrai le contrat et le marquis en pièces. Isaure à un autre! je l'aimais!... je l'aimais avec tendresse, tu le sais,

Digitized by Google

toi le confident de ma passion naissante; toi dont l'esprit inventif me fit naître l'idée de me présenter près d'elle avec des titres. Hier, quand j'appris, avant de l'avoir revue, qu'on voulait l'unir à un autre, tu connus toute la violence de mon amour, et mon rival ne dût la vie qu'à tes sollicitations. Je ne te reproche pas les suites... tes services compensent tes fautes... mais depuis que l'ai retrouvée, ce n'est plus de l'amour, de la passion seulement, c'est du délire!... la pensée que le Marquis, aujourd'hui même... Non!... fallût-il tenir tête à tout un corps d'armée, assiéger la ville, porter au château le fer et la flamme, la poignarder elle-même sur le corps sanglant de son marquis détesté, et périr ensuite au milieu des plus horribles tortures... je n'hésiterais pas.

LE FURET.

C'est un moyen comme un autre... mais un autre qui vous laisserait la vie pour la passer avec votre Isaure, me paraîtrait mieux combiné; tuer, c'est le pont aux ânes, il ne faut pas d'intelligence pour ça : un peu de poigne et de l'habitude, ça va tout seul. Mais le père Cartouche, ne m'en voulez pas, si je cite toujours mon auteur, le père Cartouche aurait dit : tuer une femme, le reste tant que vous voudrez; mais...

MANDRIN, lui prenant la main.

Eh! malheureux, comment faire autrement dans ma position?

LE FURET.

D'abord une ville à feu et à sang pour une femme, c'est trop fort; il vaut mieux mettre les torts du côté du rival, lui enlever sa moitié pour le punir, et lui laisser la vie pour la pleurer.

MANDRIN.

Comment l'enlever?...

LE FURET.

Rien de plus facile et de plus..... Silence! voici nos prisonniers.

SCÈNE IX.

(*M.*) Les Mêmes, L'ÉTANG, LE TAPISSIER, VIEUX-ROUTIER, TROIS BRIGANDS.

VIEUX-ROUTIER, à Mandrin.

Voilà, Capitaine. Les deux conducteurs ont pris la fuite,

Digitized by Google

et nous avons trouvé ces deux hommes dans la berline avec les paquets.

MANDRIN, à l'Etang.

Approche.

L'ÉTANG.

Ah ! monsieur le voleur, grâce !... Ne me tuez pas, je vous en prie !..

MANDRIN.

Ton nom ?

L'ÉTANG.

L'Étang.

MANDRIN.

Ton état ?

L'ÉTANG.

Premier valet de chambre de M. le marquis d'Orgelet.

MANDRIN, montrant le Tapissier.

Et lui ?

L'ÉTANG.

C'est M. Bouracan, le tapissier bréveté de la cour qui apporte de Paris des tentures et des draperies à la mode pour les appartemens de nôces de M. le Marquis.

MANDRIN.

De nôces !...

LE FURET, l'arrêtant.

Capitaine, vous ne pouvez pas empêcher qu'on se marie. (*à l'Etang.*) Réponds et sans te troubler. As tu la note de ce que tu apportes ?

L'ÉTANG, fouille en tremblant dans sa poche.

Monsieur...

LE FURET.

Allons, donne. Nous avons le total puisque les voitures sont sous notre remise. C'est pour nous épargner de faire état de lieu double.

L'ÉTANG, présentant le papier.

Voila, Monsieur.

LE FURET, lisant.

« Berline. Un écrin, parure complète, perles fines pour l'avant dîner ; diamants, le diadême et les bracelets pour les visites. » C'est très-joli ça. « Douze robes de soie, tulles lamés en argent, parure de bal, manteau de présentation, velours broché or. Toilette négligée : Solitaires et dormeuses, etc. ;

Digitized by Google

dentelles, parfums, sultans. » C'est d'un soin!.... « Fourgon. Tapis de savonnerie, tentures damassées, franges d'or et d'argent... Porcelaine de Sèvres, glaces de Saint-Gobain. » C'est d'un choix parfait... Capitaine, je tiens notre affaire. (*Il s'approche du Tapissier.*) Voyons un peu ce gaillard... Cinq pieds quatre pouces, c'est ça. Connais-tu le marquis d'Orgelet?

L'ÉTANG.

Non, non, il ne le connaît pas; c'est moi qui l'ai recommandé à M. le Marquis. Je devais le lui présenter.

LE FURET.

J'entends.... Et il te payait la commission.... C'est partout de même. (*à Mandrin.*) Isaure est à vous ce soir et sans coup férir, je l'espère; si vous voulez je le signe de mon sang. (*à lui-même.*) O Cartouche! ton ombre en sourira de plaisir!..... (*à deux brigands.*) Déshabillez-moi un peu ce maître fripon qui s'entend avec cet autre fripon pour faire payer double à M. le Marquis.

L'ÉTANG ET LE TAPISSIER.

Ah! Monsieur!...

LE FURET.

Maintenant, coffrez-moi ces drôles dans la caverne au pain et à l'eau pour leur apprendre à duper, l'un son maître, et l'autre ses pratiques.

(*On entraîne les deux hommes.*) (M.)

SCÈNE X.

Les Mêmes, hors L'ETANG ET LE TAPISSIER.

MANDRIN.

Ton projet?

LE FURET.

Le plus simple du monde. (*En parlant, il revêt les habits du Tapissier.*) Les chevaux sont restés aux équipages, Vieux-Routier?...

VIEUX-ROUTIER.

Oui.

LE FURET.

Eh bien! prends la roulière, le chapeau de paille et le fouet,

Digitized by Google

tu conduiras le fourgon; je me charge de la berline. En arrivant sur les lieux, je te donnerai le mot d'ordre et les instructions pour le Capitaine. (*à Mandrin.*) Vous n'avez rien à faire dire au Marquis, en attendant?

MANDRIN.

Que Mandrin est libre.

LE FURET.

Il doit déjà le savoir.

MANDRIN.

Qu'il n'aspire qu'à se venger!

LE FURET.

Il le saura. (*Vieux-Routier reparaît en chartier.*) Bien. (*à Mandrin.*) Vieux-Routier vous ira rejoindre à la caverne.

MANDRIN.

Oui; songe à ta promesse.

LE FURET.

Comme il n'y a eu qu'un père Cartouche au monde, je la tiendrai. (*à Vieux-Routier.*) Allons, la blouse, en route. (*à Mandrin.*) A ce soir.

MANDRIN.

A ce soir. (*Ils sortent tous, chacun de son côté.*) (M.)

SCENE XI.

Le Théâtre change et représente une chambre à coucher.

LE MARQUIS, LOUISA.

LE MARQUIS.

Eh bien! Louisa, vous n'avez vu personne encore?

LOUISA.

Non, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

C'est inconcevable... Je dis au drôle, en le quittant hier, que je l'attendais dans la matinée... On dîne et je l'attends encore.

LOUISA.

Eh! mon dieu! M. le Marquis, il faut si peu de chose pour occasionner un retard: un postillon qui s'enivre, un cheval qui se déferre, une roue brisée, une mauvaise rencontre; vous le savez mieux que personne.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Sans doute; mais il n'a pas de Mandrin à craindre.

LOUISA.

Dieu merci, puisque ce chef de brigands est arrêté.

LE MARQUIS.

J'ai peine à revenir encore de l'impudence et de l'adresse avec laquelle cet audacieux avait mené son projet infâme. Je m'en suis voulu d'avoir écouté ces Messieurs, qui m'ont empêché de pénétrer dans le bal aussitôt qu'eux; j'aurai vu la face de ce scélérat que la nuit a dérobée à ma vue et à ma fureur; mais le ciel n'a pas voulu qu'un pareil misérable mourût de la main d'un honnête homme, il le réservait pour une fin digne de sa vie.

LOUISA, à elle-même.

Ma pauvre maîtresse!..

LE MARQUIS.

Je t'avoue que j'ai craint un moment pour sa raison... le peu de liaisons, l'incohérence de ses idées; ses exclamations auxquelles je ne comprenais pas un mot....

LOUISA.

Une jeune personne s'effraierait à moins.

LE MARQUIS.

Certainement; et même son effroi n'a pas été long, lorqu'elle m'a dit avec fermeté : monsieur le Marquis, je ne retarderai pas le désir qu'a mon père de nous voir unis demain ensemble. Sans son extrême pâleur, le léger frisson qui faisait trembler sa main dans la mienne, j'aurais cru que son âme avait à peine été émue des événemens de la soirée.

LOUISA.

C'est qu'en effet, Monsieur, ma maîtresse a une grande fermeté de caractère.

LE MARQUIS.

Elle va s'étonner de mon absence, et je ne veux pas qu'elle soupçonne la surprise que je lui préparais, surtout si elle ne doit pas se réaliser.

LOUISA.

Il n'est pas tellement tard qu'on ne puisse espérer...

LE MARQUIS.

Enfin, tu viendras adroitement m'avertir dans tous les cas.

LOUISA.

Oui, Monsieur.

Digitized by Google

UNE VOIX, dans la coulisse.

Eh! bien, marchez devant, je me charge d'appaiser monsieur le Marquis.

LOUISA, regardant.

Je crois que voilà ce que vous attendez.

LE MARQUIS.

Enfin, ce n'est pas malheureux.

SCENE XII.

LES MÊMES, LE FURET, en Tapissier, DES VALETS, portant des ballots, des tentures. (M.)

LE MARQUIS.

(*Le Furet s'offre à ses regards après les valets.*) Eh! bien? où est donc l'Etang?

LE FURET.

L'Etang?.. C'est à M. le marquis d'Orgelet que j'ai l'honneur de parler.

LE MARQUIS.

Après?..

LE FURET.

Je suis compère de l'Etang, monsieur le Marquis, à votre service, Bouracan, le tapissier dont il a eu l'honneur de vous proposer les services.

LE MARQUIS.

Eh! bien, vous vous êtes donc perdus ou amusés en route?

LE FURET.

Ni l'un, ni l'autre, monsieur le Marquis; nous nous sommes arrêtés forcément encore; nous nous sommes, c'est une façon de parler.

LE MARQUIS.

Mais enfin, où est l'Etang?

LE FURET, tirant le Marquis à l'écart.

Je ne sais si je dois vous dire tout haut...

LE MARQUIS.

Eh! bien! tout bas, soit; mais dites.

LE FURET.

Eh! bien, mousieur le Marquis, l'Etang est resté entre les mains de la troupe de Mandrin.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Chut !.. (*A Louisa.*) Louisa, retournez un moment près de votre maîtresse, et dès qu'on se levera de table pour passer dans la salle de réunion, venez m'avertir.

LOUISA.

Oui, monsieur le Marquis.

(*Elle sort.*) (M.)

SCÈNE XIII.

LE MARQUIS, LE FURET.

LE MARQUIS.

Dans les mains de la troupe de Mandrin !.. Ainsi mes tentures, mes bijoux ?...

LE FURET.

Sont à la porte avec vos fourgons que M. Mandrin vous renvoie.

LE MARQUIS.

Mandrin !

LE FURET.

Oui, monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Il est au cachot.

LE FURET.

Il est dans le bois qu'ils appellent la côte Saint-André, je l'ai vu comme je vous vois, j'ai même cru que c'était fait de votre serviteur ; mais il a fait emmener M. l'Etang, je ne sais où, a tracé un billet à votre adresse, et me l'a donné, avec l'ordre de vous le remettre en main propre, sous peine d'être écorché vif... je vous demande si j'aurai garde d'y manquer.

LE MARQUIS.

Mandrin !..

LE FURET.

Voyez vous-même.

LE MARQUIS, lisant.

« Puisque c'est à Isaure que sont destinés ces présens, je les » lui renvoie; mais si tu ne sors ce soir même du château qu'elle » habite, pour ne la plus revoir, j'irai moi-même demain te » percer le cœur en sa présence. » Le misérable !..

LE FURET.

Il est homme à le faire comme il le dit.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Il a pu se dérober à ses gardiens !... n'importe, je l'attendrai demain de pied ferme. Vous, Bouracan, pas un mot de cette aventure; je colorerai l'absence de ce pauvre l'Etang. Je ne veux pas jeter l'alarme de nouveau ce soir dans cette maison; arrangez tout comme il était convenu, ne perdez pas une minute, et Louisa viendra me prévenir qnand tout sera en place.

LE FURET.

Ah ! ça vous fera plaisir à voir. (*M.*)

SCÈNE XIV.

LE FURET, VALETS.

LE FURET, aux valets.

Bon... la glace ici pour réfléchir toutes les lumières... les candelabres sur ces meubles... à merveille... maintenant, deployez le tapis.... (*On entend la musique du bal.*) Ah ! ah ! le bal est commencé, nous n'avons pas de temps à perdre. (*Aux Valets.*) Laissez, laissez, je poserai cela tout seul; placez seulement ces draperies sur les baguettes, et allez-vous-en; je ferai le reste. (*Les Valets ne bougent pas.*) Je vous dis que je n'ai plus besoin de vous, vous me gêneriez même; dans mon état, il est des choses de calcul, des arrangemens de localités... quand on est bien au fait des localités, c'est tout. La pièce qui tient à celle-ci, c'est le salon, pas vrai?..... (*Il ouvre la porte et regarde*) Ah ! j'aperçois la femme de chambre, les renseignemens ne peuvent me manquer.

(*Les Valets sortent.*) (*M.*)

SCÈNE XV.

LOUISA, LE FURET.

LOUISA.

Eh ! bien, monsieur le tapissier, l'ouvrage s'avance-t-il ?..... Vous entendez, le bal est ouvert. (*Elle arrive et regarde.*) Eh! mais, c'est enchanteur...

LE FURET.

Vous ne voyez rien; quand nous allumerons, mademoiselle Louisa, ce sera bien autre chose. Vous dites qu'on ouvre le bal? ça doit faire un bien beau coup d'œil ?

Digitized by Google

LRUISA.

Eh! mon dieu, vous pouvez le voir d'ici; on a laissé ouvertes les portes de la galerie qui donnent dans ce salon.

LE FURET.

Ah! oui.... tiens, c'est vrai... voilà le monde là-bas. Voulez-vous me passer les rideaux; est-ce que toute la société est réunie?

LOUISA.

Il y a long-temps; et même, comme on n'attend plus personne, le Comte a recommandé que toutes les portes fussent soigneusement fermées.... et entre nous, monsieur le tapissier, j'en suis bien aise, car je n'ai dit cela à personne de la maison; mais à vous, c'est sans conséquence; tant que la nuit ne sera pas passée, je ne serai pas tranquille.

LE FURET, grimpé sur un marche-pied.

Ah! vous ne serez pas tranquille. (*Il descend.*) Voilà qui est fait. (*Il s'approche.*) Eh! bien, mademoiselle Louisa, je crois que je le serais encore moins moi, si tout cet arrangement que je prépare pour un autre était pour nous deux.

LOUISA, souriant.

Vrai, M. Bouracan?

LE FURET.

Vrai; le cœur me bat déjà d'y penser seulement. C'est que je défie votre maîtresse, quelle que soit sa beauté, d'être plus jolie que vous... et moi, voyez-vous, quand je vois une jolie femme, c'est fini... je dis comme le père....

LOUISA.

Le père....

LE FURET.

Vous voyez, voilà déjà la cervelle au diable!.. Est-ce que j'ai dit le père?... il n'y a pas de père dans cette affaire là, mais un cœur...

(*Il lui prend la main.*)

LOUISA.

Eh! bien, M. Bouracan, vous vous émancipez.

LE FURET.

C'est un privilége de l'état, Mademoiselle; c'est comme cela que l'autre jour, à Paris....

(*Il lui passe la main autour de la taille.*)

LOUISA.

Mais, finissez donc.

Digitized by Google

LE FURET.

C'était le même mot qu'elle prononçait : finissez donc..... j'ai dit c'est juste, et j'ai appuyé sur son joli cou...

LOUSA, se débarrassant de ses mains au moment où il allait l'embrasser.

Vous finirez votre histoire devant monsieur le Marquis; je vais le prévenir que tout est arrangé.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XVI.

LE FURET, seul.

Brrrr... la voilà partie.... et c'est heureux; car j'ai manqué tout-à-l'heure de dire une sottise... (*Il va regarder par la porte de sortie qui conduit à la salle de bal.*) Voici le moment scabreux...

(M.) (*Il fouille à sa poche, tire un clou à tête dorée, ouvre toute grande la croisée percée à droite, et chante à demi-voix, s'accompagnant de son marteau, avec lequel il enfonce le clou qui doit servir à soutenir un coin de draperie.*)

Malgré verroux, et sentinelles,
L'amour partout entre sans bruit.

SCÈNE XVII.

LE FURET, MANDRIN.

(M.) *Mandrin paraît à la fenêtre, le Furet court à la porte qu'il tient comme prêt à la fermer sur ceux qui entreraient.*)

MANDRIN.

Me voilà !

LE FURET, à demi-voix.

Personne encore... entrez... la femme de chambre guette toujours le Marquis... il figure en ce moment. (*Mandrin s'introduit.*) Tout nous sert; la société est enfermée dans le château.

MANDRIN.

Je le sais.

LE FURET.

Comment?

MANDRIN.

J'ai fait cadenasser les portes en dehors.

LE FURET.

Bravo!

Digitized by Google

MANDRIN, montrant la fenêtre.

Là, j'ai douze hommes, une chaise de poste, trois échelles...

LE FURET, regardant.

La figure est achevée... Capitaine, à votre poste. (M.) (*Il le pousse vers l'alcove.*) Alerte! (*Il retourne à la porte.*) Louisa revient. (*Il s'élance à la fenêtre.*) Ne vous montrez pas.

SCENE XVIII.

LES MÊMES, LE MARQUIS, LOUISA.

LE FURET, audacieusement au Marquis.

Vous pouvez entrer M. le Marquis, je viens de mettre la dernière main à la besogne... rien ne manque plus maintenant que madame la Marquise.

LE MARQUIS, examinant.

Bouracan, je suis très-satisfait.... très-bien.... voilà qui est d'un goût!...

LE FURET.

Ainsi, monsieur le Marquis donne à tout son approbation?....

LE MARQUIS.

Certainement. (*S'avançant vers l'alcove.*) J'aimerais, peut-être, le pan de ce rideau un peu plus relevé.

LE FURET, se mettant vivement dans l'alcove.

M. le Marquis, je vous en prie, ne dérangez rien... ça gâterait tout... quand je n'y serai plus, à la bonne heure.

LE MARQUIS.

Soit... Louisa veille à ce qu'il enlève ses outils.

LE FURET.

Oh! ce ne sera pas long.

(*Il passe le marche-pied dans le salon.*)

LE MARQUIS.

Et tiens-toi prête à recevoir ta maîtresse. Tandis que le bal est en train, les parens d'Isaure vont la dérober au bruit et l'emmener... Je retourne un moment faire dans l'assemblée une courte apparition avant son départ. Bouracan, vous trouverez à l'office tout ce qui vous sera nécessaire... Louisa, conduis-le.

LE FURET.

Je connais le chemin... Bonne nuit, M. le Marquis.

(M.) (*Le Marquis s'éloigne.*)

Digitized by Google

SCENE XIX.

MANDRIN, caché, LE FURET, LOUISA.

LE FURET.

Maintenant, mam'selle Louisa, vous pouvez allumer... Ah! mon dieu! j'oubliais mon marteau.

LOUISA.

Les fenêtres ouvertes!... y pensez-vous, M. Bouracan?

LE FURET.

Je ne pensais qu'à vous, jolie rebelle, et je vais encore y rêver, en attendant que je vous rattrappe au dessert. (M.) (*Il l'examine, feint de s'éloigner et se glisse dans l'alcove à côté de Mandrin auquel il dit à mi-voix :*) Tout marche; attendons.

LOUISA, se retournant après avoir fermé la fenêtre.

Hein!... J'ai cru que ce M. Bouracan était encore là. (M.) (*Le bruit du bal reprend.*) Préparons pour ma maîtresse. (*Elle allume les lampes et prépare le négligé du soir.*) Que je la plains!... On ne sait pas tout ce qu'elle souffre et ses efforts pour le dissimuler... Pourvu... Les voici...

(M.) (*Louisa ouvre la porte; les deux tantes et la sœur d'Isaure entrent les premières; le Comte arrive jusqu'à la porte, tenant la jeune mariée par la main; il s'arrête et la baise au front; elle s'incline; il la relève avec tendresse, elle se jette dans ses bras.*)

ISAURE.

Mon père!... mon bon père!...

LE COMTE, attendri.

Allons, mon enfant..... ce n'est point une séparation..... à demain.

(*Il la remet aux mains des dames et sort.*)

SCENE XX.

MANDRIN ET LE FURET, cachés, LAURE, LOUISA, LES FEMMES.

LOUISA, aux dames qui témoignent leur admiration.

C'est une galanterie charmante de M. le Marquis. (*On entend*

Digitized by Google

des accords de harpe.) Chut!..... vous voyez qu'il n'a rien oublié.

(*Pendant ce morceau d'harmonie délicieux, les tantes et la sœur font quitter à Isaure sa brillante parure; on lui ôte la couronne, le collier, les bracelets, la ceinture que Louisa dépose à mesure sur un guéridon à côté de l'alcove, et déjà chargé de présens.*)

SCENE XXI.

Les Mêmes, LE MARQUIS.

(*On frappe à petits coups à la porte.*)

LOUISA.

Ah! mon dieu!

ISAURE.

Qu'as-tu, Louisa?

LOUISA.

Rien, rien, Mademoiselle.... madame la Marquise... C'est.... (*Nouveaux petits coups.*) Qui frappe?

ISAURE.

Eh bien! va voir.

(*Louisa ouvre et la musique éclatante du bal, vient se mêler aux accords des harpes.*)

LE MARQUIS, passant la tête.

Eh! bien?

LOUISA, tenant la porte.

C'est M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Ces demes sont d'une lenteur.....

ISAURE.

Louisa, demande en grâce qu'il n'entre pas encore.

LOUISA.

Je vous demande bien pardon, M. le Marquis, mais on ne peut pas vous recevoir... A la sortie de ces dames.

(*Elle lui ferme la porte au nez.*)

SCENE XXII.

Les Mêmes, hors LE MARQUIS.

(*Isaure est dans un élégant négligé, sa sœur, ses tantes l'embrassent silencieusement; elle pleure, elle a peine à s'éloigner. Louisa vient la dernière, elle baise les mains de sa maîtresse avec effusion; Isaure tire une bague de son doigt et la met au sien.*)

ISAURE.

Tiens, Louisa... je te l'avais promise avec une dot. (*Elle lui*

Digitized by Google

donne une bourse pleine d'or.) Et puisses-tu n'avoir point de larmes à verser le jour de ton mariage !

LOUISA.

Ma chère maîtresse !...

(*Pendans les adieux, Mandrin impatient s'est levé du fond de l'alcove au moment où Louisa sort.*)

LE MARQUIS, en dehors.

Je puis entrer ?

MANDRIN, arrivé à la porte par derrière Isaure.

Non, tu n'entreras pas. (M.)

ISAURE.

Quelle voix !

MANDRIN, la prenant avec violence par la main.

Il faut me suivre !

LE FURET, à la fenêtre qu'il ouvre et frappant trois coups dans ses mains.

Il est l'heure !...

ISAURE, se débattant.

Au secours !

(*Le Marquis frappe avec violence.*)

MANDRIN.

Il le faut !

ISAURE.

Jamais ! (*Des hommes paraissent à la fenêtre.*) Quelle horreur !...

(*Bruit de voix. Coups réitérés à la porte.*)

SCÈNE XXIII.

TOUT LE MONDE. (M.)

(*Isaure évanouie est livrée aux brigands par Mandrin au moment où la porte est enfoncée. Le Marquis se précipite le premier; Mandrin devant la croisée lui présente deux pistolets. Tous ceux qui suivaient le Marquis, se jettent sur lui et l'entraînent en arrière malgré ses efforts; il se débarrasse de leurs bras, revient en avant; Mandrin tire sur lui. A l'aspect de plusieurs canons de fusils bragués de la croisée sur la porte de la chambre, le Marquis est entraîné par ses gens qui fuyent en se baissant pour éviter l'effet des armes à feu; Mandrin suit Isaure.*)

Digitized by Google

SCENE XXIV.

Le Théâtre change et représente la salle souterraine d'entrepôt, coupée en plaine terre et soutenue par des palissades tout au tour, formant comme le cul-de-sac de tous les souterrains. A droite, vue de profil, de vastes plateaux dans lesquels on pèse les marchandises. Vers le milieu, au fond, un coffre immense destiné à recevoir des pièces d'or et d'argent. Des meubles magnifiques, mais dépareillés, canapés, vases, fauteuils, pendules, candelabres chargés de bougies, etc., ornent bizarrement cette enceinte. Les racines étendues d'un chêne de la dimension la plus énorme forment les deux tiers du plancher de la caverne; le tronc, d'une grosseur démesurée, sort de terre au-dessus du souterrain et mêle sa cime à d'autres arbres qui composent une décoration supérieure et représentant le rond-point d'une forêt.

VIEUX-ROUTIER, BRIGANDS, dans la caverne, PERRINET, LE BRIGADIER du premier Acte, puis ROQUAIROL, dans la forêt.

PERRINET.

Il m'a dégradé, je veux le perdre. Vous connaissez maintenant sa retraite, les différentes sorties du souterrain. Laissez libre l'entrée principale, qu'il revienne sans défiance dans le château, où tous les souterrains aboutissent; cerné de toutes parts... (*Roquairol paraît.*) il n'aura d'autre refuge que l'entrepôt de ses marchandises, caverne sans issue... Qu'il y périsse avec sa troupe.

ROQUAIROL, à Perrinet.

Tu partiras le premier, lâche! (*il lui tire un coup de pistolet.*) Va préparer les logemens.

PERRINET, tombant dans la trappe.

Ah!

LE BRIGADIER, à Roquairol qui a disparu.

Misérable!

(*Il se met à sa poursuite. Pendant la scène de la forêt, on a vu Vieux-Routier et d'autres brigands apporter des ballots et des vases dans la caverne.*) (M.)

VIEUX-ROUTIER.

Le Capitaine tarde bien. Ce diable de Laret avait pourtant bien mené la barque.

Mandrin.

Digitized by Google

SCENE XXV.

Les Mêmes, MANDRIN, LE FURET, ISAURE, dans la caverne, LE BRIGADIER, Soldats, dans la forêt.

LE FURET.

Le Capitaine!..

(*Tous les brigands se rangent.*)

MANDRIN, entre avec Isaure dans ses bras.

Sortez!

(*Tout le monde se retire, Mandrin et le Furet donnent des soins à Isaure.*)

LE BRIGADIER, avec quelques hommes qui s'avancent l'arme haute.

Des éclaireurs en avant; c'est l'instant de réunir les différentes maréchaussées, et le plus secrètement possible.

(*Ils s'éloignent par divers côtés.*)

MANDRIN.

Elle ne revient pas.

LE FURET.

Soyez sans inquiétude, Capitaine, le pouls bat toujours. C'est l'effroi...

MANDRIN, la considérant

La voilà donc?... elle est à moi... Que va-t-elle dire?

LE FURET.

Silence!... elle reprend ses sens. (M.)

(*Le Brigadier reparaît dans la forêt avec des maréchaussées des divers cantons, qui se dirigent vers le château. Isaure ouvre les yeux, Mandrin s'éloigne, et fait signe à le Furet de sortir.*)

ISAURE.

Où suis-je?... mes idées confuses... On dansait tout-à-l'heure... Quels cris effrayans ont frappé mon oreille?... (*elle regarde autour d'elle.*) Je me croyais emportée dans une voiture rapide... Tout ce qui s'offre à mes yeux... (*elle y porte les mains.*) Quelle vision étrange, importune, m'obsède!... (*elle se lève et voit Mandrin.*) Dieu! Mandrin. (*elle chancèle, il vient la soutenir.*) Encore cette figure terrible!...

(*Elle se cache la tête dans ses mains.*)

MANDRIN, avec émotion.

Isaure!..

ISAURE.

Taisez-vous, n'empruntez plus ces accens. (*elle porte la main à sa poitrine.*) Ils déchirent mon cœur.

(*Elle s'assied et pleure.*)

Digitized by Google

Mandrin !... ah ! ce nom me rend toutes mes infortunes avec ma raison. Il est donc vrai que ton audace barbare a pu m'arracher des bras de ma famille.

MANDRIN.

Isaure, vous pardonnerez à mon amour.

ISAURE.

Il me fait horreur !...

MANDRIN.

Un odieux rival allait détruire toutes mes espérances.

ISAURE.

Tes espérances, Mandrin ! tu as donc osé les conserver encore, lorsque je connaissais ton infâme supercherie.

MANDRIN.

Ne vous prouvait-elle pas l'excès du plus vif attachement ?

ISAURE, indignée.

Dis de ton infâmie !

MANDRIN.

Isaure, ce langage toujours plus insultant...

ISAURE.

Convient à la vertu désabusée.

MANDRIN.

Eh ! bien, oui, je suis un monstre; j'ai trompé la candeur, l'innocence, la vertu; mais pouvais-je résister à tant de beautés ? Tes attraits ont allumé dans mon cœur un feu jusqu'alors inconnu... Et toi-même...

ISAURE.

Ne me rappelle pas ma honte.

MANDRIN.

Ecoute-moi... Je t'aime, je t'adore... jamais homme ne peut éprouver pour une femme la passion qui me dévore... (*après un silence d'hésitation.*) Veux-tu me suivre ? partager mon sort ?...

ISAURE.

Moi !..

MANDRIN.

Tous les plaisirs, toutes les jouissances, tous les trésors, tu n'auras qu'à les désirer; tu seras puissante, honorée...

ISAURE.

Honorée !... avec toi !... riche, d'une fortune acquise par le crime; puissante, d'une gloire que l'échafaud réclame !...

MANDRIN.

Veux-tu que j'y renonce, à cette gloire, à cette fortune ? veux-

Digitized by Google

tu que j'abandonne à jamais la carrière d'épouvante où m'a jeté l'amour de la vengeance?... le veux-tu?... dis. Ma part des trésors que renferment ces lieux, suffirait pour acheter dix châteaux, une ville entière, une province; veux-tu que j'abjure tous mes affreux penchans?... que sur un autre hémisphère, au bout du monde, nous allions vivre heureux de notre amour, de notre bonheur, de notre obscurité?... tu pourras t'enorgueillir d'avoir réveillé dans mon âme des sentimens d'honneur... Tu me rendras une existence nouvelle, je renaîtrai pour la vertu que tu me fais comprendre... parle... un seul mot, et Mandrin vaincu, se soumet à tout. Tes vouloirs l'emportent sur ma destinée.

ISAURE.

Tu te rirais de moi si je pouvais me laisser abuser encore par tes offres insidieuses. Tes trésors, je les foule aux pieds; ton amour, je le maudis, comme je maudis le jour où j'ai pu croire à la tendresse du plus infâme des hommes.

SCENE XXVI.

Les Mêmes, LE FURET.

LE FURET.

Capitaine.

MANDRIN.

Laisse-moi.

LE FURET.

On attaque notre demeure.

MANDRIN.

Défendez-vous.

LE FURET.

Capitaine, on a brisé les premières portes; votre longue absence excite des murmures.

MANDRIN.

Eh! bien, je vole au combat. Isaure, cette caverne n'a d'autre issue que celle-ci : vous tenteriez en vain d'en sortir; mais vous pouvez vous retirer dans cet arrière-caveau, vous y serez en sûreté jusqu'à mon retour. (*Il l'y conduit.*) Réfléchissez à mes offres, et aux suites d'un refus.

(*Il sort avec le Furet.*) (M.)

Digitized by Google

SCÈNE XXVII.

LE BRIGADIER, Soldats, LE MARQUIS D'ORGELET, dans la forêt.

LE BRIGADIER, à un soldat.

Allez demander au grand prévot qu'on envoie des troupes fraîches. (*au Marquis qui arrive.*) Monsieur le Marquis, les portes sont enfoncées.

LE MARQUIS.

Conduisez-moi vers leur repaire infâme.

LE BRIGADIER.

Le régiment d'Harcourt est en route, attendez quelques minutes, ses efforts nous donneront la victoire. En vain les brigands se défendent avec des matières enflammées, des huiles bouillantes, et du plomb fondu... Les nôtres gagnent du terrain.

LE MARQUIS.

Eh ! bien, je vais me mettre à leur tête ; c'est à moi d'arriver le premier.

SCENE XXVIII.

ISAURE, ROQUAIROL, puis VIEUX - ROUTIER, MANDRIN, ensuite LE FURET, dans la caverne, le régiment d'Harcourt, dans la forêt.

ROQUAIROL, suivi de quatre brigands.

Les munitions manquent, portez-en de nouvelles... J'ai puni le lâche Perrinet ; mais il avait vendu notre asile.

(M.) *Les brigands emportent des caisses de cartouches et de grenades.*)

(*Dans la forêt, le régiment d'Harcourt, tambour et trompettes en tête, défile au pas de charge, et les enseignes déployées.*)

VIEUX-ROUTIER, entrant dans la caverne.

Nous sommes cernés de toutes parts ; les issues sont gardées par la maréchaussée.

ROQUAIROL.

Il se pourrait !... et le capitaine ne songe point à s'ouvrir un passage.

MANDRIN, le sabre à la main.

Le château n'est plus en nos mains... Roquairol, va toi-même t'assurer si tout passage de retraite ordinaire nous est interdit.

Digitized by Google

Dans ce cas, qu'on attire adroitement les troupes vers ce lieu, et qu'on éboule à mesure la terre devant leurs pas.

ROQUAIROL, surpris.

Vers ce lieu!

MANDRIN.

Oui.

ROQUAIROL.

Je ne comprends pas.

MANDRIN.

Obéis, je ne t'en demande pas davantage. (*Roquairol sort.*)

LE FURET.

Ma foi, Capitaine, glorifiez-vous; on vous traite en ennemi de considération. Les troupes entrent par toutes les portes, enseignes déployées... Leurs trompettes font un vacarme!... on ne dira pas qu'ils viennent à pas de loup, ceux-là; tous les échos des souterrains nous donnent de leurs nouvelles.

MANDRIN.

Nous verrons.

ROQUAIROL, avec tous les brigands.

Plus d'espoir! l'éboulement des terres ne peut nous garantir que quelques heures; ils viendront à bout de tout renverser.

MANDRIN.

Laisse-les faire. (*Regardant autour de lui.*) Sommes-nous tous?

ROQUIAROL.

Tout ce qui reste, oui... les autres, morts sur la brèche ou prisonniers.

MANDRIN.

Arrachez les palissades qui soutiennent la voûte.

ROQUAIROL.

Nous ensevelir dans ce gouffre sans issue!...

MANDRIN, aux brigands.

Vous m'avez entendu.... que cette voûte écroulée, mette un rempart entre nous et nos ennemis.

ROQUAIROL.

Capitaine, pardon; mais pourquoi donc nous enterrer tous vivans dans cette fosse, et attendre la mort les bras croisés, quand nous pourrions tenter au moins de nous y soustraire les armes à la main.

MANDRIN, vivement.

Qu'on détache les palissades!... s'il entre dans mes intentions que nous nous ensevelissions tous dans cette dernière demeure, vous devez obéir.

Digitized by Google

PLUSIEURS VOIX.

Nous aimons mieux combattre!

MANDRIN, furieux.

Misérables! Ou nommez un autre chef, si Mandrin n'a plus votre confiance, ou je brûle la cervelle au premier qui murmure!

(M.) (*Il promène fièrement ses regards sur tous ceux qui l'entourent; silence profond; Mandrin reprend ses armes, fait un signe; les brigands s'élancent à l'entrée, arrachent les palissades; l'éboulement a lieu et ferme la dernière issue.*)

MANDRIN.

Qu'on mette un tambour près des terres, et dessus un vase rempli d'eau; Vieux-Routier surveillera la caisse, et le Furet aura les yeux sur le vase.

VIEUX-ROUTIER, l'oreille contre terre et près de la caisse.

La caisse répète des sons sourds.

LE FURET.

L'eau frémit dans le vase.

MANDRIN, marche à Isaure.

Avez-vous pris une résolution?

ISAURE.

Je n'implore qu'une grâce.... donnez-moi la mort.

ROQUAIROL.

L'ennemi s'approche, que faut-il faire?

MANDRIN.

Vous allez le savoir. (*à le Furet.*) Qu'on lui bande les yeux.

(M.) (*Tandis que le Furet exécute cet ordre, Mandrin amène à l'avant-scène tous les brigands attentifs et silencieux.*

Ingrats! je veux encore une fois vous prouver ce que Mandrin peut faire, et la confiance que vous lui devez. Perrinet, tout autre pouvait nous vendre..... mais un chef prudent doit toujours mettre sa dernière ressource à l'abri des traîtres.

(M.) (*Il fait signe à le Furet qui se place sur un plateau à droite; Mandrin saisit le faisceau de cordes du plateau le plus près de l'avant-scène, et enlève le Furet vers le haut de la caverne. Le Furet écarte les racines du chêne qui paraissaient à même terre, et pendant que tous les brigands en silence se prosternent surpris, Mandrin leur indique un mouvement. Ils se relèvent, se chargent d'or et d'effets transportables. Le Furet passe par l'ouverture du chêne, monte dans l'intérieur, et paraît au haut du tronc; il se laisse descendre à terre, et se met de suite aux aguets.*

Chaque brigand chargé sort de la même manière; à mesure qu'ils atteignent la terre, ils se forment en peloton devant l'arbre même, comme pour protéger la sortie des autres. Roquairol, Isaure et Mandrin sont restés seuls dans la caverne.)

MANDRIN, lui saisissant la main.

Allons! il faut me suivre.

Digitized by Google

ROQUAIROL, la retenant par l'autre bras.

Que vas-tu faire?

MANDRIN.

Elle ne doit plus me quitter avant sa mort!

ROQUAIROL.

Elle nous perdra dans notre marche... mais veux-tu qu'elle ne soit à personne?

(*Il tire un poignard.*)

MANDRIN.

Arrête!

ISAURE.

J'attends depuis bien longtemps.

ROQUAIROL, à Mandrin.

Monte ou je frappe!

MANDRIN.

Tu oserais?

ROQUAIROL.

Tout pour le salut commun!... (*le bruit redouble.*) Monte, si tu ne veux pas notre perte et la sienne.

MANDRIN, hésitant.

Je céderais à la menace...

ROQUAIROL, levant son poignard.

C'est ton dernier mot?...

MANDRIN, s'élançant par l'ouverture.

Ah! je n'aurai pas cet atroce courage!... Qu'elle vive!

(M.) (*Roquairol lache Isaure et suit Mandrin.*)

SCÈNE XXIX.

Les Mêmes, LE MARQUIS D'ORGELET.

(*Les terres de la caverne, violemment frappées, cèdent, tombent sur le tambour et le vase qu'elles renversent. Pendant cette action, Mandrin et Roquairol sont arrivés au bas de l'arbre.*)

(M.) (*Ils se mettent en défense. Dans la caverne les terres éboulées laissent voir le marquis d'Orgelet pénétrant avec les siens jusqu'à Isaure. Surprise des troupes qui voient les bougies allumées dans les candelabres, Isaure seule, et nulle issue par où les brigands aient pu fuir. Le Marquis détache le bandeau qui cachait la vue d'Isaure, tandis que les soldats cherchent avec la pointe de leurs bayonnettes et de leurs sabres la sortie secrète des brigands, et ne rencontrent que de la terre. Dans la forêt, les cavaliers de maréchaussée se sont avancés. Les hommes de Mandrin ont fait feu; les deux partis se chargent au sabre et à la bayonnette.*

TABLEAU.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

Le théâtre représente un salon ; au fond un balcon.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, Valets et Piqueurs du Marquis, ensuite L'ÉTANG.

(*Plusieurs Valets apportent des armes, qu'on se partage.*)

LE MARQUIS.

Vous avez des armes... si les brigands nous attaquent, comme ils nous en ont menacés, apprêtez-vous à seconder mes efforts. (M.) (*à l'Etang qui entre.*) Eh ! bien, Isaure ?

L'ÉTANG.

Elle est maintenant en sûreté, à Montbrison, dans les bras de son père.

LE MARQUIS.

Le Comte se dispose-t-il à nous envoyer des secours ?

L'ÉTANG.

Il doit être ici dans quelques heures, et amener avec lui tous les hommes dont le grand Prévôt pourra disposer.

LE MARQUIS.

Maintenant que les brigands viennent assiéger mon château, la prise ou la mort de Mandrin sera le châtiment de son audace... Eh ! quelle vengeance assez cruelle pourrai-je tirer d'un homme qui retarde sans cesse, par ses audacieuses tentatives, l'instant de mon bonheur ! (M.)

SCENE II.

Les Mêmes, UN DOMESTIQUE.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce ?

LE DOMESTIQUE.

Un fort détachement, conduit par un officier de maréchaussée, vient de se présenter aux portes du château ; le chef demande à parler à M. le Marquis.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Faites entrer.

(*Le valet sort après avoir introduit Mandrin.*) (M.)

SCENE III.

LE MARQUIS, MANDRIN.

MANDRIN, en officier de maréchaussée.

C'est à monsieur le marquis d'Orgelet que j'ai l'avantage de parler ?

LE MARQUIS.

A lui-même.

MANDRIN, tirant un papier de sa poche.

Voici, M. le Marquis, une lettre du Grand-Prévôt de Montbrison.

LE MARQUIS, ouvre la lettre et lit.

« Monsieur, je vous envoie tout ce que j'ai d'hommes disponibles, sous la conduite d'un capitaine, homme de cœur et d'expérience, et que je vous recommande. Je l'ai choisi de préférence, parce qu'il a tenu tête à Mandrin, dans plus d'une rencontre, et qu'une fois même il est parvenu à s'en emparer. » (*le marquis présentant la main à Mandrin.*) Soyez mille fois le bien venu, Capitaine, et si vous parvenez à nous livrer le brigand, croyez bien que je ne mettrai pas de bornes à ma reconnaissance.

MANDRIN.

J'en suis persuadé... mais je ne vous le promets pas; il a bien des ressources.

LE MARQUIS.

Sans doute; deux fois déjà ses ruses l'ont soustrait à ma fureur.

MANDRIN.

Consolez-vous, monsieur le Marquis, vous n'êtes pas le premier ennemi dont il se soit joué de la sorte; il a fait plus, tout récemment il a poussé la confiance jusqu'à marcher le premier contre des troupes réglées, et le bonheur jusqu'à les vaincre.

LE MARQUIS.

Oui, oui, je sais que ce n'est point un scélérat ordinaire... que le nombre et même la trahison ne déconcertent point son audace.

Digitized by Google

MANDRIN.

Ce discours aurait de quoi flatter son amour-propre, s'il pouvait vous entendre.

LE MARQUIS.

Ah! que ne puis-je lui dire en face, et l'épée à la main, tout ce que je pense.

MANDRIN.

Ma foi, d'après ce qu'on en rapporte, et ce que j'en sais, si vous l'appeliez en duel avec des garanties... je répondrais presque qu'il paraîtrait au rendez-vous.

LE MARQUIS.

Ah Capitaine!... hors les hasards d'une mêlée générale, il n'est qu'un endroit où le marquis d'Orgelet puisse convenablement rencontrer Mandrin, et j'espère l'y voir avant peu.

MANDRIN.

Où donc?

LE MARQUIS.

Sur l'échafaud.

MANDRIN, froidement.

Il y viendra peut-être, mais avant il pourra y avoir du sang de répandu. (*mouvement à l'extérieur.*) Ah! ah! c'est mon brigadier. (M.)

SCNE IV.

Les Mêmes, LE FURET, en sergent.

LE FURET.

Mon Capitaine.

MANDRIN.

Eh! bien.

LE FURET.

Figurez-vous... Ah! c'est une aventure bien extraordinaire.

(*Il regarde le Marquis.*)

MANDRIN.

Achève. M. le Marquis veut bien le permettre.

LE MARQUIS.

Comment donc, je désire comme vous savoir...

LE FURET.

Si je n'avais pas vu la chose de mes yeux comme je vous vois, je ne voudrais pas le croire. (*très-haut.*) Mandrin.

MANDRIN ET LE MARQUIS.

Eh! bien, Mandrin.

Digitized by Google

LE FURET.

Est maintenant officier au régiment d'Harcourt.

MANDRIN.

Quelle plaisanterie hors de saison.

LE FURET.

Plut à dieu que c'en fût une ! mais vous allez le voir et vingt-cinq ou trente autres avec lui ; je les prenais réellement pour des soldats, les brigands qu'ils sont ; l'équipement ne leur a pas coûté cher, ils ont sur le dos les habits des soldats d'Harcourt, dont ils ont battu un détachement, après avoir si bien frotté la maréchaussée près du gros chêne... Moi j'allais à eux de confiance ; le chef, que je ne voyais que par derrière, se retourne, et je reconnais la figure de ce maudit sacripant, qui nous avait taillé de si belles croupières... J'n'ai que le temps de me glisser derrière un buisson, et j'apprends qu'ils en veulent à M. le Marquis, sous prétexte de venir se retrancher ici contre la troupe de Mandrin ; ils vont s'y introduire sans brûler une amorce, et maîtres de la place...

LE MARQUIS,

Je vais donc enfin lui faire payer en une fois sa scélératesse effrontée.

LE FURET.

Ah ! effrontée, c'est le mot ; il faut voir ça, vrai, on jurerait qu'ils servent depuis vingt ans dans le régiment d'Harcourt ; pour moi, je n'en reviens pas, ma parole d'honneur.

MANDRIN.

Hâtez-vous, monsieur le Marquis, de donner des ordres pour faire fermer les portes, c'est le seul moyen à prendre, du reste, nous sommes prêts à vous seconder.

LE MARQUIS.

Je vous remercie, Capitaine, je vais faire prendre les armes à tout mon monde, jusqu'à l'arrivée du comte de Montbrison, et je reviens m'entendre avec vous.

(*Mandrin s'incline, le Marquis sort.*) (M.)

SCÈNE V.

MANDRIN, LE FURET.

MANDRIN.

Tu marches à ta ruine, et moi je suis au comble de mes vœux, car je suis parvenu à te tromper encore.

Digitized by Google

LE FURET.

C'est bon, à présent vous y mettez de l'amour-propre, et au fait, c'est piquant; au reste, de tous les déguisemens qu'il vous a fallu prendre, excepté celui de futur, voilà le seul que vous ayez adopté avec une véritable joie.

MANDRIN.

Oui, parce qu'il doit perdre tous mes ennemis.

LE FURET.

Mais, Capitaine, avez-vous bien réfléchi à ce que nous allons devenir ici?

MANDRIN.

Que t'importe.

LE FURET.

Avec vous? ça m'est égal... ordonnez, j'exécute, comme avec le père.... soumission entière. Furet, qui me disait, quelle heure est-il? j' n'ai pas de montre, ce matin, j'en voudrais une. Je partais, je courais, je volais, et je revenais avec une montre. C'est tout de même aujourd'hui : il vous fallait des épaulettes de capitaine de maréchaussée, j'ai levé contribution sur les vaincus... crac... nous voilà sur les lieux, installés... Soumission entière, il faut ça dans l'état.

MANDRIN, réfléchissant.

Ceux que le Marquis ne voudra point accueillir, s'obstineront, on s'expliquera à coups de sabre, les deux partis s'anéantiront l'un par l'autre, et nous, mon cher le Furet, maîtres des hommes, des propriétés et du temps, nous oublierons dans les voluptés de la vie, les trahisons et les revers; oui, tout réussira... et le Marquis devient mon complice sans le savoir. (M.)

SCENE VI.

Les Mêmes, LE MARQUIS, Brigands en Maréchaussée, et Valets du Marquis.

LE MARQUIS.

Ce que vous aviez prévu, vient d'arriver; les brigands me font sommer d'ouvrir de par le roi, pour s'emparer de Mandrin, caché, disent-ils, dans ce château.

MANDRIN.

Je ne vois dans cette démarche que l'intention de s'introduire par la ruse, ne pouvant le faire par la violence. En effet, que peuvent-ils demander? .. Mandrin? c'est lui qui les commande;

Digitized by Google

de l'or ? vous n'avez que du fer et du plomb à leur service, et c'est assez de nos carabines pour les en informer.

LE MARQUIS.

Messieurs, j'aime votre zèle, et je rendrai compte au Grand Prévôt de votre belle conduite.

LE FURET.

Eh! bien, M. le Marquis, ça nous fera plaisir.

ROQUAIROL.

Et à lui aussi.

LE MARQUIS, à Mandrin.

Mais enfin, Capitaine, que convient-il de faire?

MANDRIN.

Nous allons sur le champ placer tout votre monde sur l'esplanade du château, avec le peu de troupes réglées qui s'y trouvent déjà, pour tenir tête aux assaillans.... le brigadier gardera ici la réserve pour faire quand il en sera temps, une utile diversion.

LE MARQUIS.

Fort bien, capitaine; mais pendant que nous les tiendrons en haleine, ne serait-il pas prudent de hâter l'arrivée des secours que nous attendons?

MANDRIN.

Comment s'ouvrir un passage?...

LE MARQUIS, en confidence.

Nous avons une ressource.. le souterrain du château qui aboutit à la glacière du parc.

MANDRIN.

A merveille... j'adopte votre idée... deux hommes à la glacière. (*Le marquis fait signe à un de ses valets qui conduit deux brigands.*) Vous, mes amis, hâtez-vous de vous rendre sur l'esplanade, tenez ferme contre la première attaque; en cas d'événemens, nous ne tarderons pas à vous rejoindre.

LE FURET.

Le Capitaine ne perd pas la tête, il les envoie se faire tuer pour nous en débarrasser. (M.)

SCÈNE VII.

Les Mêmes, L'ÉTANG.

L'ÉTANG.

M. le Marquis, M. le comte de Montbrison s'est présenté aux portes du château; on s'est empressé de l'introduire.

Digitized by Google

LE MARQUIS

Le comte de Montbrison !

MANDRIN, à part.

Quel contretemps !

LE MARQUIS.

Je vole à sa rencontre.

MANDRIN, aux siens.

C'est égal... rien de changé; cela précipite le dénouement, voilà tout... soyez sur vos gardes. (M.)

SCENE III.

Les Mêmes, hors LE MARQUIS.

MANDRIN.

Suivez les traces du Marquis. Qu'on l'entraîne avec le Comte par le chemin qui conduit à la Glacière. Il faut s'en faire un ôtage précieux : leurs deux têtes répondront de la mienne. Vous reviendrez ensuite me rejoindre..... Dérobez notre proie vivante, ou ne l'abandonnez que morte entre des mains étrangères.

(*Les Brigands sortent.*) (M.)

SCÈNE IX.

MANDRIN, LE FURET.

MANDRIN.

Le Furet... demeure.

LE FURET.

Soit, Capitaine... mais qu'allons-nous faire? je ne comprends pas trop.

MANDRIN.

Il faut tenir tête aux assaillans, afin de leur laisser croire que nous sommes encore tous au château.

(*On entend de nouveaux coups de feu.*)

Digitized by Google

LE FURET.

Ah! ah! ça s'échauffe.... Voilà des chuchotemens.... (*Il va sur le balcon.*) On commence l'escalade, regardez donc, Capitaine... c'est que les domestiques du Marquis se défendent comme des enragés.

MANDRIN.

Il faut les aider un peu... donne-moi ma carabine.

(*Mandrin tire quelques coups de fusil; pendant que le Furet les charge et les fait passer entre ses mains.*)

LE FURET.

Capitaine.... les assaillans gagnent du terrain... les voilà dans la cour..... Si vous m'en croyez, ... nous allons décamper... Comme disait le père Cartouche... une bonne retraite vaut une victoire... il avait raison... fameux homme, sans vous faire de tort... c'était le Pompée de l'état comme vous en êtes le César, mon capitaine.

SCÈNE X.

MANDRIN, LE FURET, Soldats.

(*Cependant les différentes issues sont forcées à la fois. Mandrin entraîné à la force du poignet et par les fusils deux pelotons avancés sur lui; rejeté en arrière par son propre mouvement, il tombe sur le dos, et vingt bayonnettes dirigées sur sa poitrine, le tiennent dans cette posture.*)

MANDRIN.

Eh! bien, frappez ou laissez-moi relever... que me voulez-vous? (*Il se remet sur ses pieds.*) me voilà. (*On veut l'attacher.*) Eh quoi! des soldats; Mandrin vous fait peur au point de n'oser le garder sans armes au milieu de vous.

(M.) (*On l'entoure, on l'emmène; arrivé devant le balcon, il recule un pas et veut se précipiter; des bayonnettes lui barrent le passage; on l'entraîne avec le Furet.*

Digitized by Google

SCÈNE XI.

CHANGEMENT A VUE.

Le théâtre représente un cachot.

GERVAIS, LE BRIGADIER, Un Geolier.

LE BRIGADIER, entre avec les autres.

Voyez un peu ça, papa Gervais, examinez tout; c'est un diable, barreaux, serrures, il fait tout sauter.

GERVAIS, déposant son sac de serrurerie, et visitant les ferrures du cachot.

Oh! oh! c'est de ma fabrique; voilà des grilles, des verroux, et des anneaux qui n's'ront pas commodes à déplacer.

LE BRIGADIER.

Ma foi, tant mieux, car nous sommes sur les dents. Voyez un peu les autres, ça ne fera pas de mal.

GERVAIS.

Oh! n'y aura pas grand chose à réparer; depuis 1748 que j'ai mon congé, j'suis le serrurier d'la prison d'la ville, et vous n'avez pas entendu dire que par le fait de ma négligence ou de mes ferremens, un seul prisonnier se soit échappé.

LE BRIGADIER.

C'est égal. (*Au Geolier.*) Conduis Gervais.

GERVAIS.

J'vous r'trouverai au greffe.

LE BRIGADIER.

Oui, oui, ne vous en allez pas, nous aurons encore besoin de vous.

(*Gervais et le Geolier sortent.*) (M.)

LE BRIGADIER.

Enfin le voilà pris; cette fois c'est moi qui le garde, et je réponds bien qu'il ne s'échappera pas. D'ailleurs ma surveillance ne sera pas longue, le Grand Prévôt est averti, le conseil va s'assembler, et la seule peine que Mandrin donnera maintenant à la maréchaussée, sera de veiller à son exécution. (*Il regarde en dehors.*) Ah! ah! voilà nos hommes... ils sont garotés; j'espère, à moins d'être des Samsons... et on n'en fait plus. (*M.*)

Digitized by Google

SCENE XII.

MANDRIN, LE FURET, LE BRIGADIER, Le Geolier, Gardes.

LE BRIGADIER, à ceux qui les amènent.

Placez-les chacun de leur côté; quoiqu'ils ne puissent se rendre de services mutuels, c'est toujours plus sûr.

(M.) (*Tout le monde sort, quand ils ont été mis chacun à un bout du cachot.*)

SCÈNE XIII.

MANDRIN, LE FURET.

LE FURET, sur sa pierre.

Pour cette fois... Je crois bien.... ils nous ont ficelés comme des paquets de tabac.

MANDRIN, de son côté.

Dors ou chante, mais ne me fatigue pas de tes plaintes.

LE FURET.

Des plaintes, moi!.. ah! vous avez de l'humeur, Capitaine.

MANDRIN, brusquement.

Non; je pense.....

LE FURET.

Si c'est à notre avenir, dépêchez-vous.

MANDRIN.

Crains-tu la mort?

LE FURET.

Défunt le père Cartouche aurait pu vous dire ce qu'il en pensait, et il me semble que vous pourrez le lui dire aussi, si vous arrivez à son domicile avant moi... mais périr dans les oubliettes... car c'est un entonnoir où nous sommes.

MANDRIN.

Rassure-toi, nous ne mourrons pas ici.

LE FURET.

A la bonne heure.... si j'avais seulement deux doigts de la main gauche en liberté.

MANDRIN.

Tais-toi donc.

Digitized by Google

LE FURET.

Vrai, capitaine, vous n'êtes pas généreux; vous devriez au moins me permettre de me distraire en causant, car enfin, c'est à peu près le seul plaisir dont vous puissiez récompenser mon zèle.

MANDRIN.

Qui te l'a dit?

LE FURET.

A moins que dans l'autre monde.... car je doute qu'en celui-ci....

MANDRIN.

Tu doutes?

LE FURET.

Un peu, que vous échappiez cette fois. Le père aux autres, je ne dis pas; il était souple comme un serpent... il aurait glissé entre une douzaine de nœuds coulans.

MANDRIN.

Celui qui n'a pas la souplesse du serpent peut avoir la force du lion; ton Cartouche se dégageait de ses liens, Mandrin les brise.

(M.) (*Il se relève, ses liens tombent à ses pieds.*)

Apprends à ne jamais douter de rien avec moi.

LE FURET.

Ah! ma foi; ça me passe, foi d'honnête homme; je veux dire d'honnête fripon.

MANDRIN, le dégageant.

Crois tu maintenant que la force vaille l'adresse.

LE FURET, enchanté.

Ah! voyez-vous, c'est-à-dire, que je me prosternerais dix pieds plus bas, si la terre voulait fléchir..... père Cartouche est fait par dessous jambe.

MANDRIN.

Maintenant, il faut songer.

LE FURET.

A fuir d'ici.

MANDRIN.

A fuir... sans doute; mais à laisser des traces sanglantes! L'outrage que mes mains ont reçu deux fois en deux jours, ne peut se purifier que par le fer et la flamme; il faut que cette nuit tienne une grande place dans l'histoire de ma vie.

LE FURET.

Oui; mais au plus pressé, sauvons-nous.

MANDRIN.

Ecervelé! veux-tu briser ces portes?

Digitized by Google

LEFURET, se plaçant derrière la porte d'entrée, de manière à pouvoir sortir sitôt qu'on ouvrira.

Qu'on me laisse l'ouverture d'un trou de souris seulement.

MANDRIN.

Et tu chercheras une mort assurée au dehors.

LE FURET.

Je cours vîte, dieu merci.

MANDRIN.

Le plomb court plus vîte que toi.

LE FURET.

C'est vrai ; diable ! diable !...

MANDRIN.

Reprenons nos places et nos cordes; que celui de nous qui pourra le premier faire usage de sa liberté, ne s'occupe point de l'autre; le premier sorti, le reste viendra dans son temps. (*M.*) (*Bruit au dehors.*) Silence; on va sans doute nous faire subir quelque interrogatoire.... il ne s'agira plus que de bien choisir le moment.

LE FURET.

C'est juste.

(M.) (*Ils se placent chacun au coin du terrain qu'ils avaient quitté.*)

SCENE XIV.

Les Mêmes, GERVAIS, LE BRIGADIER, Le Géolier, Gardiens, Ouvriers portant un réchaud allumé.

LE BRIGADIER, montrant le Furet.

Emmenez moi d'abord ce drôle.

LE FURET, qu'on entraîne, bas à lui-même.

Tu me pairas ton drôle, toi..... Je vais te faire courir tout à l'heure. (*haut.*) Au revoir, Capitaine.

(M.) (*Il sort.*)

SCÈNE XV.

Les Mêmes, hors LE FURET.

LE BRIGADIER, montrant Mandrin.

Au travail, maintenant.

(*Un Ouvrier au fond près de Gervais, secoue les chaînes en s'avançant.*)

MANDRIN, à lui-même.

Des fers !...

(M.) (*Deux gardiens s'approchent, Mandrin les laissent venir, lors-*

Digitized by Google

qu'ils vont le prendre, il ouvre ses bras, les renverse, repousse le Géolier, donne tête baissée au milieu des gardes.)

Place!

GERVAIS, resté au fond le saisissant à la gorge.

Un instant... (*Il le tient en respect.*) On ne passe pas.

MANDRIN, avec tranquillité.

C'est différent.

LE BRIGADIER.

Tenez le donc bien, Gervais.

MANDRIN.

Gervais!... (*Il le regarde.*) Je le pensais en moi-même... Il ne devait y avoir qu'un homme au monde capable de terrasser Mandrin à la force du poignet.

LE BRIGADIER, à Gervais.

Que dit-il?

GERVAIS.

Ma foi, j'ignore...

MANDRIN, écartant ses cheveux et montrant son visage.

Laisse-moi libre..... Jamais tu n'auras rien à craindre de Louis.

GERVAIS, laisse tomber son marteau, ses fers et s'élance comme pour embrasser Mandrin.

Louis! mon ami!...

(*Il s'arrête.*)

MANDRIN.

Ton ami! oui, tu crains de le dire; ton camarade, ton frère d'armes...

GERVAIS.

Malheureux!

MANDRIN.

Tu ne pensais pas venir charger de fers cette main que tu as si souvent pressée affectueusement dans la tienne!...

GERVAIS, ému.

Tais toi, tais toi... je veux les oublier ces jours de notre jeunesse, dont le souvenir m'avait toujours été cher... Oui, je t'aimais.... je n'en rougis point.... tu étais honnête homme alors.

MANDRIN.

Si le sort l'eût voulu je pouvais toujours l'être.

GERVAIS.

Qui t'a détourné d'une route honorable?

MANDRIN.

L'exemple et la vengeance!... Oui, j'ai paru dans la carrière

Digitized by Google

le poignard à la main, pour immoler aux mânes de mon père l'homme qui l'avait frappé. Mes deux frères ont péri sur l'échafaud; j'ai porté la flamme dans la ville témoin de leur supplice... Les premiers pas faits sur une pente rapide...

GERVAIS.

T'ont précipité dans ce cachot... Devais-je retrouver ici mon premier ami, mon seul véritable peut-être!... Ce n'était pas là ce que t'avait prédit notre vieux lieutenant Piller... T'en souviens-tu, ce jour que tu ramenas au camp deux officiers généraux prisonniers? Je crois encore l'entendre te dire après la bataille, en tête de la compagnie : Bien, Louis, tu parviendras; je parlerai de ton courage et de ta conduite au colonel; continue et tu sortiras des rangs pour commander. Te l'avait-il dit, oui ou non? Depuis ton départ du régiment, quoique je n'aie pas eu de tes nouvelles, je me suis dit vingt fois : si Louis n'est pas mort il doit être quelque chose de bon; et ce Mandrin, dont le nom maudit dans toutes nos provinces, est un signal de haine et de terreur, c'est Louis; Louis, qui maintenant devrait commander aux hommes qui vont le traîner au supplice, et défendre cette patrie qu'il déshonore et qu'il a souillée de ses crimes.

MANDRIN.

Ce ne sont pas tes reproches que j'écoute, mais le son de ta voix me fait plaisir... Il fait vibrer dans mon cœur une corde restée muette depuis notre séparation. Tu peux blesser mon âme sans m'irriter contre toi; j'éprouve du charme... et du malaise à t'entendre... Peut être, si plutôt... oui, bien plutôt nous nous fussions rencontrés... peut-être... A quoi servirait le repentir... Voici mes mains, remplis ta tâche, je n'ai point de défense contre toi.

(M.) (*Gervais rive les fers de Mandrin et laisse tomber une larme.*)

Tu pleures, Gervais?... Va-t-en, va-t-en. (*à part.*) Mandrin ne doit pas se démentir.

GERVAIS, sanglottant

Adieu, je voudrais ne t'avoir point vu,

MANDRIN.

Moi... je voudrais... ne t'avoir point quitté.

GERVAIS, se retournant.

Vrai...

MANDRIN.

Vrai...

GERVAIS, se jette à son cou et l'embrasse.

Adieu, Louis...

MANDRIN.

Adieu, Gervais...

Digitized by Google

GERVAIS, passant devant le Brigadier.

C'est dommage !

(M.) (*Mandrin va pour porter sa main à son visage, la pesanteur de ses fers l'en empêche ; il détourne la tête pour cacher son émotion. Tout le monde sort, il reste seul.*)

SCÈNE XVI.

MANDRIN, enchaîné.

J'ai beau les repousser, ils reviennent sans cesse à ma mémoire, ces reproches que je n'écoutais point... Voué pour tous les siècles à l'exécration des hommes, dont j'aurais pu mériter l'estime et l'admiration, alors, sans recourir à d'indignes subterfuges, j'eusse entrevue la possibilité d'unir mon sort à la femme adorée. (*interruption.*) Rival odieux ! tu ne la posséderas pas cette précieuse conquête ! (*le tonnerre gronde.*) J'aime ce désordre de la nature... Il est d'accord avec le désordre de mon âme. (*Il reste absorbé.*) Toujours quelque grande secousse annonce les trépas célèbres.... (*Grand coup de tonnerre.*) J'en accepte l'augure... Au moins, je périrai comme j'ai vécu... On dit que le ciel se venge quelquefois... s'il disputait ma vie aux bourreaux. (*Il marche vers la porte.*) Si ces chaînes, dont on vient de me charger, pouvaient attirer la foudre !... ce serait un bienfait du sort. (*Il lève les mains vers le soupirail avec effort, elles retombent.*) Non, Mandrin, ne l'espère pas.... tu n'es plus dans ses faveurs... Celle là cependant je l'ai bien méritée.

(M.) (*Il vient se jeter sur la pierre : l'orage continue, affaibli par toutes les secousses il s'endort au bruit de la foudre.*)

SCENE XVII.

RÊVE.

(*La scène se couvre de nuages ; deux génies infernaux glissent à travers des ombres ensanglantées. Peinture du trouble qui règne dans l'imagination de Mandrin.*)

Premier Tableau. Le lieu où Mandrin a vu Isaure pour la première fois, et lui a déclaré son amour.

Deuxième Tableau. Le bal du premier acte. Le Comte de Montbrison amène sa fille. Il va unir les deux amans. La Justice et la Vengeance (d'après le tableau de Prud'hom) *viennent planer sur l'assemblée. La Vengeance étend son glaive, sur lequel est écrit en lettres de feu le nom de Mandrin. Tous les assistans poussent un cri d'horreur.*

Digitized by Google

Troisième Tableau. Mandrin dans les enfers, tourmenté par les démons, renversé sur une roue ardente Toutes ses victimes s'élèvent alors autour de lui comme pour insulter à ses douleurs. Isaure, restée dans un coin du tableau, s'écrie alors en mettant ses mains sur ses yeux : Le malheureux !

(*Mandrin s'éveille en sursaut, les cheveux hérissés et poussant des cris de terreur.*)

SCENE XVIII.

MANDRIN, ISAURE, UN GEOLIER.

(*Les nuages dissipés rendent au cachot son enceinte ordinaire. La porte du fond s'ouvre, Isaure, vêtue de blanc, une lampe à la main, s'offre aux regards. A l'aspect de Mandrin, encore tout pâle et troublé, elle s'arrête.*)

ISAURE.

(*Au Géolier qui l'accompagne.*) Arrêtez ! (*le Géolier reste sur le seuil.*) Il faut que je lui parle ; la vie de mon père en dépend. (*Elle s'approche, et témoin de l'agitation de Mandrin, elle s'écrie:*) Le malheureux !

MANDRIN, prêtant l'oreille.

Pourquoi toujours cette voix à mon oreille... que veut-on encore? .. Quels supplices nouveaux... plus affreux !... Mais ce n'est point à Isaure à les ordonner. (*Reprenant ses sens.*) C'était une horrible vision !... tout a disparu... voilà le cachot... (*Il porte les yeux vers la porte et aperçoit Isaure.*) Cependant, c'est encore elle..... Que voulez-vous, Isaure?..... Est-ce votre ombre qui vient aussi me reprocher ?...

ISAURE.

Je ne viens point ajouter le reproche à vos maux. Mon père est en votre puissance, vous seul, quoique dans les fers, pouvez ordonner qu'il me soit rendu. Je viens voir si les larmes d'une fille au désespoir fléchiront votre haine !

MANDRIN.

Fléchir ma haîne !

ISAURE.

Qu'ai-je fait pour la mériter ?... je vivais heureuse auprès de mon père, et parce que, soigneux des intérêts de sa famille, plein de tendresse pour sa fille, ignorant même votre existence, il a voulu pour cette fille chérie une alliance honorable !...

MANDRIN.

Odieuse !...

Digitized by Google

ISAURE.

Comment nommeriez-vous donc celle qui m'apporterait en dot la honte et l'infamie ? (*Mandrin fait un mouvement, Isaure reprend avec douceur.*) Pardon ; je ne viens point avec des paroles amères ou des récriminations outrageantes ; je viens demander grâce pour un vieillard qui n'eut pas même un tort envers vous. (*Mandrin veut l'interrompre, elle se hâte de continuer.*) Parce que sa fille avait eu le malheur de vous connaître et de vous plaire, vous allez sans pitié le condamner à la captivité la plus affreuse, et frapper du même coup le beau-père et le gendre.

MANDRIN.

Le gendre !.. ah ! ce mot fatal ne devait pas sortir de votre bouche!.. je sentais s'amolir mon âme... ce nom m'a rendu toute ma fureur.

ISAURE.

Mais, mon père!

MANDRIN.

Je ne puis rien pour lui.

ISAURE.

Un ordre de votre main le rendrait à ma tendresse.

MANDRIN.

Sauver l'un, ce serait sauver l'autre.

ISAURE.

Que votre premier pas vers le bien, soit leur grâce à tous les deux.

MANDRIN.

Il faut que le Marquis meure.

ISAURE.

Ne soyez pas sans pitié; vous que je plaignais encore, lorsque je ne voulais plus vous aimer. Rendez-moi mon père ; je vous en supplie à genoux.

MANDRIN.

Vous, à mes pieds !... levez-vous, levez-vous ; je voudrais... (*Il semble réfléchir.*) Non, c'est trop de vertu ; je ne signerai point un écrit qui vous jeterait dans les bras de mon rival.

ISAURE.

Jamais!

MANDRIN.

Qu'entends-je?

ISAURE.

Je ne voudrais offrir à personne un cœur flétri.

Digitized by Google

MANDRIN.

Quoi ! vous renonceriez ?...

ISAURE.

A l'éclat du monde, à ses fêtes, à ses alliances ; le ciel a déjà reçu mon serment.

MANDRIN.

Il se pourrait, Isaure !... vous n'abusez point d'une confiance...

ISAURE.

Je n'ai jamais trahi la vérité.

MANDRIN.

Vous ne serez jamais à un autre ?

ISAURE.

A Personne... je le jure.

MANDRIN.

Donnez, Isaure.... Mandrin est vaincu !

ISAURE.

Mon père est sauvé !

MANDRIN.

Mais, hélas ! ces fers trop pesans...

ISAURE.

Je les soutiendrai.

(M.) (*Elle se met à genoux, prend les chaînes qu'elle soulève, tandis que Mandrin, le bras appuyé sur l'épaule de la jeune fille, essaie d'écrire.*

MANDRIN, à Isaure qui, les yeux attachés sur le papier, semble dévorer les caractères qu'il trace.

Isaure, je lis l'impatience dans vos regards supplians !.... pardonnez-moi.... ma lenteur... je n'achève qu'à regret ; j'aurai voulu prolonger ce moment trop doux, c'est du bonheur... et.... je n'en attendais plus.

ISAURE.

Puisse le ciel vous tenir compte de celui que vous me faites éprouver en ce moment ; tous les jours, aux pieds des autels, j'implorerai pour vous sa clémence.

MANDRIN.

Vous me le promettriez donc de penser à moi sans aucun sentiment de haîne, quand je ne serai plus ?

ISAURE.

Vous me rendez un père ! tant que je vivrai pour le chérir, il restera sur la terre un cœur où Mandrin ne sera pas maudit.

(M.) (*Elle lève les yeux et les mains au ciel, et les reporte sur Mandrin comme pour le bénir. Des gardes qui arrivent au fond, s'arrêtent un moment à contempler ce spectacle.*)

Digitized by Google

SCÈNE XIX.

Les Mêmes, GARDES.

(M.) (*Le chef fait signe à Mandrin ; Isaure le regarde encore et s'éloigne précipitamment.*)

MANDRIN.

Je puis braver la mort à présent.

(M.) (*Il sort précédé et suivi de gardes et du Geolier.*)

SCÈNE XX.

CHANGEMENT A VUE.

Le théâtre change, et représente sur le devant une salle de la Grande Prevôté, dont l'entrée principale est au fond.

(M.) (*Au changement, le peuple se presse dans le fond pour entrer ; les soldats le repoussent et le refoulent sur le théâtre. Le Brigadier place plusieurs sentinelles qui empêchent tout le monde d'approcher.*)

SCENE XXI.

ROQUAIROL, LE FURET, VIEUX-ROUTIER, et TROIS BRIGANDS déguisés, LE BRIGADIER.

ROQUAIROL, dans le fond.

Ne poussez donc pas si fort, vous voyez bien que je ne peux pas reculer davantage.

LE BRIGADIER.

Ne vous tourmentez pas, mes amis; quand Mandrin reviendra du tribunal, vous le verrez tout à votre aise.

VIEUX-ROUTIER, dans la foule.

Il paraît qu'on le juge maintenant, M. l'officier.

LE BRIGADIER.

Oh! il est tout jugé.... il a déjà deux condamnations sur le corps ; on ne l'amène devant la justice que pour constater l'identité, ça ne sera pas long.... (*Aux soldats en s'éloignant.*) qu'on

Digitized by Google

ne laisse approcher personne du tribunal, c'est l'ordre de M. le Grand Prévôt.

(M.) (*Il sort.*)

LE FURET, qui s'est approché de Roquairol.

Eh ! bien, qu'en dis-tu ?...

ROQUAIROL.

Tiens, c'est toi ?

LE FURET.

Chut !...

ROQUAIROL.

Je te croyais en prison ?

LE FURET.

Tu n'es pas le seul.... le brigadier aussi ; mais me voilà.... au fait, où en sommes-nous ?

ROQUAIROL.

Rien n'est désespéré.

LE FURET.

Combien êtes-vous ici ?

ROQUAIROL.

Tu fais le septième.

LE FURET.

C'est peu.

ROQUAIROL.

Oui ; mais nos camarades qui n'ont pu par la ruse s'introduire dans la ville, vont y pénétrer par la force ; et secondés par eux, il faudra bien que nous arrachions le capitaine des mains de nos ennemis.

LE FURET.

Silence ! on nous observe. (*M.*)

LE BRIGADIER, revenant.

Faites reculer tout le monde, dégagez cette porte, voilà le condamné. (*Mouvement de curiosité de tout le monde, qui dit :*) il va venir... je vais le voir... le voilà !.. le voilà !..

SCÈNE XXII.

Les Mêmes, MANDRIN, SOLDATS.

(M.) (*Mandrin sort de la grande Prévoté, conduit par des soldats.*)

LE FURET.

Prenez donc garde, quand vous pousserez comme ça...

ROQUAIROL.

Ecoutez donc, je veux voir aussi, moi...

MANDRIN, s'arrêtant.

Ils sont là, j'en étais sûr, mais comment leur faire savoir.

Digitized by Google

LE BRIGADIER.

Eh ! bien, qui vous arrête?...

MANDRIN.

Brigadier... Un mot.

LE BRIGADIER.

Que voulez-vous?

MANDRIN.

Combien de temps me reste-t-il pour me préparer à la mort?

LE BRIGADIER.

On vous l'a dit : une heure.

MANDRIN.

Une heure!... (*jetant furtivement un regard sur ses camarades.*) C'est plus qu'il n'en faut.

(*Il continue sa marche.*)

LE FURET, à Roquairol.

Tu comprends...

ROQUAIROL.

Oui, une heure... Il est sauvé.

(*Mandrin est au moment de quitter la scène, on entend dans l'éloignement des coups de feu, et l'on bat la générale.*) (M.)

LE BRIGADIER.

Quel est ce bruit?

(*Un officier, sortant de la grande Prévoté, parle bas au Brigadier.*) (M.)

LE BRIGADIER.

Faites rester le prisonnier dans cette salle, M. le grand Prévôt va s'y rendre.

(*On entend des coups de feu.*)

LE BRIGADIER à l'officier.

Mon officier, pourquoi ces coups de feu, on bat la générale... Savez-vous?...

ROQUAIROL.

Tu entends, nos camarades tiennent parole, voilà l'instant d'agir.

LE FURET.

Que faut-il faire?

ROQUAIROL.

Suis-moi.

LE BRIGADIER, auquel l'officier a parlé à voix basse.

Les scélérats... Ils oseraient... Quelle audace!...

MANDRIN, à part.

Allons, tout n'est pas fini.

Digitized by Google

LE BRIGADIER.

Voici monsieur le grand Prévôt; en arrière, vous autres, en arrière. (M.)

(*Le grand Prévôt arrive, suivi d'un greffier et de plusieurs autres officiers; on fait retirer le peuple dans le fond, et pendant qu'attentif à ce qui va se passer, il tourne le dos à la grande Prévôté, Roquairol et ses compagnons y entrent.*) (M.)

SCÉNE XXIII.

MANDRIN, LE GRAND PRÉVOT, LE BRIGADIER, Officiers, Peuple dans le fond.

LE GRAND PRÉVOT.

Mandrin, on vient de m'apprendre que vos complices, dans l'espoir sans doute de vous arracher au châtiment, ont osé s'introduire dans Valence, et résister à la force armée.

(*On entend des coups de feu dans l'éloignement.*)

MANDRIN.

Ils résistent encore, je les entends.

LE GRAND PRÉVOT.

Leur fureur insensée n'aura fait qu'ajouter de nouveaux crimes à ceux qu'ils ont déjà commis quand vous étiez à leur tête.

MANDRIN.

Je n'y puis rien.

LE GRAND PRÉVOT.

Vous pouvez, et je viens vous en offrir le moyen; vous pouvez adoucir la rigueur de votre supplice.

MANDRIN.

Quelques souffrances de plus ou de moins, quand la mort doit les suivre, qu'importe.

LE GRAND PRÉVOT.

Si la crainte des tortures ne vous épouvante pas, au moment de la mort, songez du moins à désarmer la vengeance du ciel, en réparant, autant qu'il est en vous, le mal que vous avez fait.

MANDRIN.

Enfin, que veut-on?

LE GRAND PRÉVOT.

Que vous rendiez à la société un service.

MANDRIN.

Un service... Moi...

Digitized by Google

LE GRAND PRÉVOT.

Faites connaître les retraites cachées et les noms de tous vos complices.

MANDRIN.

Ah! c'est cela... eh! bien, voici ma réponse : mes complices... chacun a pu les voir en pleine campagne, et vos soldats connaissent maintenant leurs retraites aussi bien que moi; quant à leurs noms, je n'en ai pas meublé ma mémoire pour les traduire devant les juges.

LE GRAND PRÉVOT.

Vous refusez... malheureux! vous vous flattez peut-être de l'espoir qu'ils parviendront à vous soustraire à l'échafaud qui vous attend; mais songez que je puis faire, à l'instant même, exécuter la sentence qui vous condamne.

MANDRIN.

Je le sais; mais trahir mes fidèles compagnons... M le Grand Prévot, je n'aurais pas racheté mes jours par une telle lâcheté; jugez si à ce prix je voudrais ajouter à ma vie quelques instans.

(M.) (*Des cris, au feu, au secours, au feu, se font entendre dans l'intérieur.*)

LE GRAND PRÉVOT.

Quels cris affreux!...

LE BRIGADIER, accourant.

Le feu a été mis aux quatre coins de l'édifice.. Il se déploie avec fureur.

LE GRAND PRÉVOT.

Les scélérats, je ne devine que trop... mais ils ne recueilleront pas le fruit de ce nouveau crime. Emmenez le prisonnier, et qu'il soit exécuté sur-le-champ.

MANDRIN.

Sur-le-champ?

ROQUAIROL, poussant la foule.

Amis, sauvons le capitaine.

TOUS LES BRIGANDS.

Le sauver ou mourir. (M.)

(*Ils se précipitent sur les soldats, ils luttent avec eux, mais ils finissent par être désarmés; l'incendie a augmenté.*) (M.)

LE BRIGADIER, au grand Prévot.

L'édifice menace de nous écraser sous ses ruines; monsieur le Grand Prévôt, hâtez-vous de vous éloigner...

LE GRAND PRÉVOT.

Non! dussé-je périr sous les décombres, je n'abandonnerai pas

Digitized by Google

mon poste que je n'aie vu Mandrin recevoir le châtiment de ses forfaits... Qu'on le traîne au supplice.

MANDRIN, jetant un dernier regard sur ses compagnons désarmés.

Les malheureux, c'est pour moi..... Adieu, adieu, mes amis..... (M.)

(*Le bâtiment du fond s'écroule, et démasque une place immense, couverte de peuple, aux fenêtres, sur des estrades, etc. Une haie de soldats contient la foule; Mandrin paraît au milieu, il aperçoit le lieu de son supplice, il recule avec horreur, et s'écrie :*

Comme dans mon rêve !

(*On entend un roulement de tambours, etc., etc.*)

FIN.

IMPRIMERIE DE CHASSAIGNON, RUE GÎT-LE-CŒUR, N. 7.

Digitized by Google